

SACD
Belgique
M002297

Ma soeur est rentrée dans une secte !

Comédie en deux actes
De Philippe Danvin

1 heure 40 environ

DISTRIBUTION :

7 PERSONNAGES : 3 HOMMES, 4 FEMMES
(tous d'âge mûr sauf Gabrielle et Aline, 25 ans environ) :

Par ordre d'entrée en scène :

Julie
François
Simon
Marie
Aline
Jacques
Gabrielle

DECOR : un appartement au mobilier très simple.

Côté jardin : à l'avant-scène, le hall (la porte d'entrée est invisible.)

Au centre : un canapé. A côté, une chaise.

Côté cour : un coin bibliothèque avec une chaise devant un bureau, une autre derrière. Au fond : la porte donnant sur la cuisine. A l'avant-scène : celle donnant accès aux chambres et à la salle de bain.

Acte 1

SCENE 1 : JULIE et FRANÇOIS

(Une certaine pénombre. Au lever du rideau, Julie est en train d'allumer les bougies d'un chandelier, son portable sonne.)

JULIE *(répondant)* – Oui, j'avais ma clef, j'ai pu rentrer... Tu en as encore pour un moment ? ... Tu n'es pas sûre de rentrer ce soir ?... Gabrielle ? Gabrielle ? Bizarre, elle a coupé.

FRANÇOIS *(débouchant du hall)* – Encore une panne d'électricité ? Et ta sœur n'est pas là ?

JULIE – Non, elle est encore chez son gourou, comme tu l'appelles.

FRANÇOIS – C'est une histoire qui va mal finir, tu verras.

JULIE – Mais non, c'est un mauvais passage, elle va se ressaisir.

FRANÇOIS – Un mauvais passage ? Dans un tunnel, alors. Mais le verra-t-elle le bout de son tunnel ? Et tu crois qu'elle va se ressaisir ? Parce qu'il y a plus de six mois que ça dure.

JULIE – Plus de six mois, tu es sûr ?

FRANÇOIS – Aussi sûr qu'elle ne jure que par son maître, comme elle l'appelle, elle ! Un maître à qui elle a sans doute déjà donné une fortune.

JULIE – Tu crois ?

FRANÇOIS – En tout cas, en ville, on dit que le château abrite une secte.

JULIE – Oui mais entre ce qu'on dit et la réalité...

FRANÇOIS – Regarde autour de toi : elle avait des meubles splendides, tout a disparu et a été remplacé par un mobilier on ne peut plus banal.

JULIE – C'est vrai que c'est inquiétant.

FRANÇOIS – Inquiétant, comme tu dis. Et elle s'apprête à découcher...

JULIE – Ce qu'elle n'aurait jamais fait auparavant... mais depuis sa rupture avec Loïc, elle n'est plus la même.

FRANÇOIS – La plaque, elle, n'a pas changé.

JULIE – Quelle plaque ?

FRANÇOIS – La plaque sur la façade, à côté de la porte. On peut toujours y lire : « Gabrielle Gouvenou et Loïc Leturcq, psychologues »... Psychologues ! Tu parles d'une psychologie ! Et pardonne-moi le jeu de mots mais elle le trouvait sectaire, son Loïc, sectaire !

JULIE – Elle ne savait pas ce qu'elle disait.

FRANÇOIS – Maintenant, c'est elle qui l'est, sectaire ! Et la plaque, alors qu'il n'habite plus ici, est-ce que c'est seulement légal ? Sûrement pas.

JULIE – Voyons, ce n'est peut-être pas si grave !

FRANÇOIS – Non, c'est pire. Elle est à côté de la plaque, si tu me permets l'expression. Te rends-tu compte, depuis plus de six mois, de l'argent qu'elle a pu dilapider ?

JULIE – Tu me fais peur, François.

FRANÇOIS – Ecoute, Julie, il est grand temps que tu ouvres les yeux : ça va mal tourner.

JULIE – Tu as raison mais que pouvons-nous faire ?

FRANÇOIS – Si on mettait la police sur l'affaire ?

JULIE – Mais oui, appelons l'inspecteur Laurent !

FRANÇOIS – Non, je t'en prie, pas lui : à part un autobus, qu'est-il capable d'arrêter ?

JULIE – C'est vrai qu'il n'a pas l'air très doué mais il pourrait en parler à ses collègues.

FRANÇOIS – Doué ? Il a réussi à confondre braqueurs et policiers en civil lors de la fameuse attaque de la banque. Il est parvenu à immobiliser dans le sas d'entrée cinq flics, ce qui a permis aux gangsters de prendre la fuite. Un vrai caïd, le Laurent. On l'a même soupçonné de complicité avec les bandits. *(Le portable de Julie, qu'elle tenait toujours en main, vibre.)*

JULIE – Mon Dieu ! François, ma main vibre, je n'ose pas regarder !

FRANÇOIS – Mais c'est ton portable, Julie !

JULIE – Ah oui ! Allô !...Nous parlions justement de toi. Quoi ?...Ne pas les contrarier ? Mais pourrais-tu m'expliquer ?...Mais nous n'allons pas les attendre, nous retournons chez nous... Rester ?...Sinon, ils peuvent incendier l'immeuble ? Mais explique-moi, au moins !... Tu n'as pas le temps ?...Mais dans quelle histoire t'es-tu fourrée ? Gabrielle ! Gabrielle !... Elle a coupé.

FRANÇOIS – Que se passe-t-il ?

JULIE – Elle dit que des camarades vont arriver.

FRANÇOIS – Des camarades ? La voilà convertie au communisme maintenant, alors qu'elle n'a jamais voté socialiste de sa vie.

JULIE – François, je t'en prie : arrête tes bêtises. Les camarades en question sont des membres de la secte qui viendraient ici pour brûler l'immeuble. Tu n'as pas entendu ?

FRANÇOIS – Si, vaguement.

JULIE – Il faut qu'on reste pour les en empêcher.

FRANÇOIS – Manquait plus que ça, nous voilà les derniers remparts de la civilisation. Bon ! on appelle la police.

JULIE – Non, attends !

FRANÇOIS – Attendre ? Tu préfères que l'appartement de ta sœur soit réduit en cendres ?

JULIE – Non, mais si on appelle la police, Gabrielle risque aussi d'avoir de sérieux ennuis, attendons de connaître le fin mot de l'histoire.

FRANÇOIS – Bien ! Préparons un petit comité de réception, alors. Sais-tu si elle possède un revolver ou un fusil ?

JULIE – Elle ? Mais enfin, tu la connais aussi bien que moi : tu sais qu'elle ne ferait pas de mal à une mouche. Elle a horreur de la violence.

FRANÇOIS – Elle a peut-être changé, depuis six mois. Avant, c'était une bonne catholique, une grenouille de bénitier. Maintenant, elle fraie avec un rapace, un gourou, elle joue à la grenouille...dans un lac aux requins...et je ne te parle pas des piranhas.

JULIE – Arrête tes comparaisons stupides, cherchons plutôt une solution.

FRANÇOIS – Je vais plutôt chercher une mitrailleuse (*Il se dirige côté cour, vers la cuisine.*)

JULIE – Une mitrailleuse ?...Dans la cuisine ?

FRANÇOIS – Au minimum, j'y trouverai un couteau, un long couteau.

JULIE – Mais tu es fou ! Tu ne vas quand même pas te battre, les tuer ?

FRANÇOIS – Je croyais que tu préférerais ne pas appeler la police. (*Il sort.*)

JULIE – Mon Dieu ! Dans quoi sommes-nous embarqués ? Il sombre dans la démence. Mais que faire ? Ma sœur est rentrée dans une secte ! Ma sœur est rentrée dans une secte ! Gabrielle, dans quel sombre guêpier es-tu allée te fourrer, et nous, par la même occasion ?

FRANÇOIS (*revenant avec un long couteau*) – S'ils attaquent avec leurs canifs, ils n'ont aucune chance. (*Il regarde la lame puis la caresse.*) Il faut toujours avoir une longueur d'avance.

JULIE – Je me demande si, finalement, nous ne ferions pas mieux d'appeler la police.

FRANÇOIS – Faisons-leur d'abord un peu peur. Toujours une longueur d'avance, comme je le disais : s'ils sortent un canif, je sors mon couteau ; s'ils dégainent un revolver, je les arrose au fusil-mitrailleur et s'ils arrivent avec leurs chars, je leur envoie l'aviation. (*Il est grimpé sur une chaise et singe la scène.*)

JULIE – François, qu'est-ce que tu racontes ? Cette histoire te monte à la tête. Tu n'es pas devant ta télévision, c'est la réalité.

FRANÇOIS – Si on ne peut plus rigoler.

JULIE – Il s'agit de ma sœur...

FRANÇOIS – Et de nous, ne l'oublie pas. (*Avec emphase.*) Les derniers remparts de la civilisation, Julie, la société compte sur nous.

JULIE (*en aparté*) – Il devient fou ! Le moindre petit chien lui fait peur et il est prêt à attaquer les membres d'une secte qui sont peut-être armés jusqu'aux dents.

FRANÇOIS (*même jeu*) – Julie, le destin nous a choisis.

JULIE – Eh bien, il n’a pas tiré le gros lot, le destin, crois-moi. Moi non plus d’ailleurs, mes parents me l’avaient bien dit : le mariage, c’est une loterie, il faut tirer le bon numéro. Tu parles, ce ne sont pas les bonnes boules qui sont sorties pour moi.

FRANÇOIS – Qu’est-ce que tu racontes encore ? Tu verras, tu seras fière de ton François.

JULIE – Fière quand j’irai reconnaître ton corps à la morgue ? Sûrement pas.

FRANÇOIS – Comme si tu avais besoin de reconnaître mon corps, tu le connais par cœur ce petit corps d’amour.

JULIE – C’est ça, vante-toi.

FRANÇOIS – Un corps de guerrier, ma Julie, un corps de guerrier ! (*Il fait quelques mouvements avec le couteau.*)

JULIE – Attention, tu vas te couper !

FRANÇOIS – Ce sont eux que je vais couper...en petits morceaux.

JULIE – François, tu vas me faire le plaisir de déposer ce couteau et de prendre un calmant.

FRANÇOIS – Tu veux me mettre hors de combat le jour du débarquement ?

JULIE – Il devient fou à lier.

FRANÇOIS – C’est ça : je suis du côté des fous alliés et en face il y a les fous ennemis.

JULIE (*à François*) – Mais nous ne sommes pas en juin 1944, ni en guerre. Mon Dieu ! il est mûr pour l’asile.

FRANÇOIS – Si c’est d’asile politique dont tu parles, on verra bien ce qu’ils proposent. Mais je n’ai pas tellement envie de discuter avec des gens pareils.

JULIE – François, je t’en conjure, fumons le calumet de la paix : va remettre ce couteau à la cuisine.

FRANÇOIS – Tu sais bien que je ne fume pas.

JULIE – Va remettre ce couteau à la cuisine.

FRANÇOIS – Si tu y tiens.

JULIE – Oui, j’y tiens et je tiens surtout à la vie.

FRANÇOIS – Tes désirs sont des ordres, princesse, rangeons nos armes de guerre... momentanément. (*Il part dans la cuisine.*)

JULIE – Mais qu’est-ce qui lui prend ? Je ne l’ai jamais vu dans un état pareil. (*On sonne à la porte, elle sursaute.*) François ! Au secours ! Au secours ! (*Il revient.*) Mais qu’est-ce que tu as fait de ton couteau ? Va vite le chercher.

FRANÇOIS – Mais tu viens de me dire d’aller le ranger.

JULIE – Oui, c’est juste, mais je me sens tellement angoissée depuis qu’on a sonné.

FRANÇOIS – Du calme, Julie, rien ne dit que ce sont eux, c’est peut-être le facteur.

JULIE – Le facteur, à bientôt 19 heures ?

FRANÇOIS – Et alors ? C’est un facteur de nuit.

JULIE – François, tu n’as plus toute ta tête.

FRANÇOIS – Si... et profite-en au cas où ils me décapiteraient. (*On sonne à nouveau.*)

JULIE – Imbécile ! Comment peux-tu plaisanter dans des moments pareils !...Où as-tu déposé le couteau ?

FRANÇOIS – Sur la table pour qu’il soit accessible rapidement.

JULIE – Bien. Tu vas aller ouvrir, pendant que je te couvre depuis la cuisine où je serai prête à bondir avec le couteau.

FRANÇOIS – Tu as jeté le calumet de la paix à la poubelle ? Te voilà prête à en découdre...pour qu’il faille ensuite les recoudre ?

JULIE – J’espère bien que non. Je pars dans la cuisine, va ouvrir. (*Elle sort.*)

FRANÇOIS – A vos ordres, Madame la Générale. (*On sonne. Elle revient.*)

JULIE – S’ils parlent de brûler l’appartement, ne les laisse pas rentrer. (*Elle retourne dans la cuisine.*)

FRANÇOIS – C'est ça, je les repousse sans armes sur le palier. *(On sonne encore. Il crie.)* Oui, ça va, il n'y a pas le feu !

JULIE *(bondissant)* – Tu le fais exprès ?

FRANÇOIS – Quoi ? Qu'est-ce qui se passe encore ?

JULIE – Il n'y a pas le feu ! Mais enfin, surveille ton langage, pas de provocation avec ces énerguemènes. *(Elle ressort.)*

FRANÇOIS – Allons-y François, le jour de gloire est arrivé. *(Il disparaît dans le hall pour aller ouvrir.)*

SCENE 2 : SIMON, ALINE, MARIE, FRANÇOIS et JULIE

SIMON *(en voix off)* – J'apporte la lumière, mon frère.

ALINE et MARIE *(même jeu et en chœur)* – La lumière, la lumière !

FRANÇOIS *(en voix off)* – La lumière ? *(La scène s'éclaire totalement. Il rentre en regardant en l'air.)* Ça alors, elle est revenue !

JULIE *(passant la tête timidement par la porte de la cuisine)* – Qui est-ce, François ?

FRANÇOIS *(rentrant)* – Une bande d'illuminés, ma chérie !

SIMON *(le suivant, fâché)* – Comment ça « Une bande d'illuminés » ?

FRANÇOIS – Je...je voulais dire...les électriciens...les électriciens sont là. *(Se tournant vers la cuisine.)* Chérie, les électriciens sont là. *(Aline et Marie sont rentrées également, porteuses tout comme François, d'un attaché-case et vêtues d'un long imper.)*

JULIE *(arrivant en tenant le grand couteau)* – Les électriciens ? Tant mieux, François, tant mieux.

FRANÇOIS – Tu vois qu'il ne faut pas tout voir... en noir, Julie, ils ont fini par arriver les... les... électriciens.

SIMON – Les électriciens ?

ALINE – Vous vous moquez de nous ?

MARIE – Oui, ça m'en a tout l'air.

JULIE *(entraînant François, en aparté)* – Mais pourquoi les appelles-tu ainsi ? Tu as oublié de prendre ton médicament ?

FRANÇOIS – Je ne sais pas, je me sens tout excité.

JULIE *(vers les autres)* – Mais oui, les électriciens, c'est...c'est comme ça que nous appelons les membres de la sec...enfin de la communauté.

SIMON – Parce que vous en faites partie ?

FRANÇOIS – Heu !...Oui...Gabrielle nous a convaincus.

ALINE – Mais on ne vous connaît pas ! *(Se tournant vers Marie.)* Tu les connais, toi ?

MARIE – Jamais vus, si tu veux mon avis : ce n'est pas clair, ça sent le faisan.

JULIE – Le faisan ? Mais non ! Vous pouvez aller vérifier dans la cuisine. *(Elle pointe son couteau dans cette direction mais, dans son mouvement, blesse François à la main droite.)*

FRANÇOIS – Aïe ! Mais c'est moi qui vais être découpé en petits morceaux ! Et par ma femme encore bien !

JULIE – Mon Dieu ! François, je t'ai fait mal ?

FRANÇOIS – Non, je fais semblant.

JULIE – Mais tu saignes !

FRANÇOIS – Non, c'est mon rouge à lèvres qui a coulé.

JULIE – Idiot !

FRANÇOIS – Après la blessure, les insultes ! Je suis un homme battu, harcelé...

JULIE – François, arrête, je t'en prie.

FRANÇOIS – Bien, mais nous réglerons ça plus tard.

JULIE – Si tu veux mais pour l'instant, nous avons d'autres chats à fouetter.

FRANÇOIS *(soupirant)* – Pauvres bêtes. *(Il sort un mouchoir et compresse sa blessure.)*

SIMON (*suspicieux*) – Alors, comme ça, vous feriez partie de...de...notre communauté, comme vous dites.

ALINE – Mais ce n'est pas parce que nous sommes arrivés à trois que nous formons une communauté. (*Puis à Marie.*) N'est-ce pas, Marie ?

MARIE – Tout à fait, Aline, n'empêche que ça sent le faisan.

JULIE – Mais je vous assure : allez vérifier dans la cuisine.

SIMON – En tout cas, si vous en faites partie, nous ne nous sommes pourtant jamais rencontrés.

FRANÇOIS – ...C'est...c'est normal...

JULIE – Oui, tout à fait normal. (*Puis à François, en aparté.*) Laisse-moi parler et si tu as ton médicament sur toi, c'est le moment d'aller le prendre discrètement dans la cuisine.

ALINE – Normal ?

JULIE – Oui, normal...Nous...nous faisons partie de la régionale belge...Nous venons d'arriver en France cet après-midi. Mais asseyez-vous, je vous en prie. (*Ils s'assoient.*)

ALINE – Une régionale ?

MARIE – Jamais entendu parler de ça, c'est bien ce que je disais : ça sent le faisan !

FRANÇOIS (*se dirigeant vers la cuisine en reniflant*) – Personnellement, je ne sens rien.

JULIE (*le suivant*) – Moi non plus et pourtant j'ai le nez fin.

FRANÇOIS – Tandis que le mien est plus gros. N'est-ce pas, Julie ? Tu me dis régulièrement que j'ai un gros nez.

JULIE (*aux autres*) – Ne l'écoutez pas, il dit des bêtises ! (*Puis à François.*) Tu n'as pas ton médicament sur toi ?

FRANÇOIS – Non, ça fait deux jours que je ne le prends plus, terminé les calmants.

JULIE – On voit le résultat.

FRANÇOIS – Et le résultat de ta maladresse, tu le vois également ? (*Il montre sa main.*)

SIMON – Si nous en revenions à la régionale ? Parce que moi non plus, je n'en ai jamais entendu parler.

FRANÇOIS – Moi non plus, si ça peut vous rassurer. (*Puis en aparté.*) Je ne savais pas non plus que j'étais Belge.

SIMON – Vous non plus, ça ne m'étonne pas.

JULIE – Enfin...régionale...C'est...c'est un projet...Je n'en ai pas encore parlé à mon mari, je me disais : pourquoi ne pas créer une régionale en Belgique ? Et nous venions nous présenter...pour être parmi vous...pour entrer dans...la communauté...enfin le groupe.

(*Tout en expliquant, elle s'est déplacée et en faisant de grands gestes avec le couteau, elle a failli blesser plusieurs fois ses interlocuteurs.*)

FRANÇOIS – Oui, nous avons l'esprit de groupe, nous ne sommes pas...sectaires.

ALINE – Sectaires ?

MARIE (*en aparté*) – Je l'avais dit : ça sent le faisan.

JULIE (*à François*) – Toujours le mot pour rire, « sectaires », tu veux dire que nous aimons bien les gens...les contacts avec les gens. (*Elle touche avec le couteau l'épaule de Simon.*)

FRANÇOIS – Oui, on aime bien les prises...de contacts, pas les prises... électriques... comme vous les électriciens. (*Il se met à rire.*)

JULIE (*en aparté*) – Mon Dieu ! il n'a plus toute sa tête.

ALINE – Les électriciens ?

MARIE – C'est reparti !

JULIE – Les électriciens ?...Ah oui ! les électriciens... C'est...le...le nom qu'on vous donne en Belgique.

SIMON – On nous appelle comme ça en Belgique ?

FRANÇOIS – Oui. Vous n'étiez pas au courant ? (*Il rit de plus belle.*)

ALINE – Non !

MARIE – Ça sent le roussi !

JULIE – Je vous avais dit que ça ne sentait pas le faisan... Le roussi ? Vous m'inquiétez, je vais aller voir à la cuisine. Viens, François, j'aurai peut-être besoin de toi.

FRANÇOIS – Moi, je suis hors de combat, un Belge hors de combat. (*Montrant sa main blessée, puis à Julie, en aparté.*) Mais on ne peut pas les laisser seuls s'ils veulent incendier l'appartement !

JULIE (*même jeu*) – Nous serons prêts à intervenir et nous allons les écouter discrètement pour connaître leurs intentions. (*Puis normalement.*) Va dans la cuisine, je vais chercher des pansements à côté.

FRANÇOIS – Donne-moi d'abord ton couteau, je serai plus tranquille. (*Elle le lui jette, il l'attrape mal et crie.*) Aïe ! La main gauche à présent, c'est malin !

JULIE – Ce que tu peux être douillet ! (*Puis elle sort à l'avant-scène, côté cour.*)

FRANÇOIS – Je t'ai dit : « Donne », pas « Jette » ! (*Puis aux autres.*) C'est... une femme dangereuse.

MARIE – Nous avons vu. (*Julie revient.*)

JULIE – Voilà ton infirmière. (*Elle part dans la cuisine. François la suit.*)

FRANÇOIS – Pourvu qu'elle ne pratique pas l'euthanasie. (*Il rentre dans la cuisine.*)

SIMON – Nous sommes sur la bonne piste.

ALINE – Visiblement, il s'agit bien d'une secte.

MARIE – Et s'il s'agit bien de la fameuse secte du feu, il sera peut-être question à un moment ou un autre de bouter le feu à l'appartement.

SIMON – Jouons le jeu à fond, continuons à nous faire passer pour des membres.

MARIE – Mais leurs explications ne sont pas très claires.

ALINE – Ces gens-là n'ont pas toutes leurs facultés... ou ils sont peut-être sous l'emprise d'une drogue.

MARIE (*avec un grand sourire*) – C'est stupéfiant !

SIMON – Ecoute, Marie, nous ne sommes pas ici pour rigoler comme l'autre imbécile.

MARIE – O.K., chef, O.K. !

SIMON – Ils sont peut-être occupés à nous espionner, faisons mine de rien, laissons-nous aller à quelques incantations.

ALINE – Des incantations ? Qu'est-ce que c'est ?

MARIE – Oui, nous verrons bien à leur réaction s'ils sont vraiment des membres actifs de la secte.

SIMON – En tout cas, ils ne devaient pas connaître les trois autres que nous avons interceptés tout juste avant qu'ils ne sonnent.

MARIE – Ou alors ils jouent drôlement bien la comédie.

SIMON – C'est ce que nous allons essayer de voir. Faites comme moi.

(*Il prend un chandelier, le pose à l'avant-scène, s'agenouille, les mains vers le ciel.*) Ô feu ! Ô feu !
(*Les deux autres, d'abord perplexes, l'imitent ensuite.*)

LES TROIS (*en chœur*) – Ô feu ! Ô feu ! (*Julie, tenant un petit extincteur, arrive en courant après quelques instants, suivie de François, dont la main droite arbore un volumineux pansement. Il compresse sa main gauche avec un mouchoir.*)

JULIE – Vite ! Il faut l'éteindre, il faut l'éteindre !

FRANÇOIS – Mais je ne vois rien.

JULIE – Mais pourquoi criez-vous « Au feu ! Au feu ! » ?

ALINE (*regardant Marie*) – Tu as crié « Au feu ! » ?

MARIE – Non. (*Puis regardant Simon.*) Vous avez crié « Au feu ! » ?

SIMON – Mais non !

JULIE – Mais si voyons, vous avez crié.

SIMON (*réalisant*) – Ah ! je comprends. Nous n'avons pas crié « Au feu ! » mais (*Avec de*

grands gestes.) « Ô feu ! » (*Julie et François se regardent, perplexes.*) Nous nous adressions au feu en disant « Ô feu ! » (*Agenouillé, les mains levées.*), vous n'avez pas saisi ?

JULIE – Si. Maintenant que vous le dites.

FRANÇOIS – Oui, eh bien moi, je n'ai rien compris !

JULIE – Toi, tu ne comprends jamais rien ! Retournons à la cuisine, je vais m'occuper de ta main gauche à présent. (*Ils repartent dans la cuisine tandis que les trois visiteurs glissent leur attaché-case sous le canapé.*)

SCENE 3 : SIMON, ALINE, MARIE puis FRANÇOIS et JULIE

MARIE – Alors, quid ?

SIMON – Quoi quid ?

ALINE – Ils ne font pas partie de la secte, ça me paraît évident.

MARIE – Tu viens de dire le contraire il y a à peine deux minutes. Moi, je vous répète ce que je venais de vous dire : ils peuvent jouer la comédie.

SIMON (*réfléchissant*) – Possible. Ils attendaient trois personnes qu'ils connaissaient, en voilà trois autres inconnues qui débarquent. Ils se méfient...

MARIE – Et ils jouent la comédie.

ALINE – Oui, ça se tient.

MARIE – Mais si ça se tient, alors ça sent aussi le faisan.

SIMON – Faisan ou pas faisan, nous sommes ici pour traquer le gibier, tirer les choses au clair et comprendre le rôle exact joué par cette Gabrielle qui apparemment serait une victime...

ALINE – Mais comme rien n'est sûr.

MARIE – Il faut tirer les choses au clair, comme vous dites.

SIMON – Bien ! Restons donc sur nos gardes.

ALINE (*très enthousiaste*) – Et s'ils jouent la comédie, jouons-la aussi pour en avoir le cœur net. On continue les « Ô feu ! Ô feu ! » ?

SIMON – Eventuellement.

ALINE – Comment ça éventuellement ? Allez, je vous en prie !

MARIE – Si ça peut lui faire plaisir, nous n'avons rien à perdre.

SIMON – O.K., réessayons, alors. (*Il s'agenouille, les mains levées.*) Ô feu ! Ô feu ! (*Les deux autres l'imitent.*)

LES TROIS (*en chœur*) – Ô feu ! Ô feu ! (*Ils regardent vers la porte de la cuisine.*) Ô feu ! Ô feu ! (*Ils regardent à nouveau vers la porte de la cuisine. Marie va voir puis revient.*)

MARIE (*regardant Aline*) – Ils n'ont pas l'air de revenir. (*Puis regardant Simon.*) Vous m'avez déjà dit et répété que je commençais dans le métier, que j'avais beaucoup de choses à apprendre mais là franchement, je me sens un peu bête.

ALINE (*regardant Marie*) – Moi, j'aime bien.

MARIE – Pas moi. (*Puis regardant Simon.*) Qu'en pense le chef ?

SIMON – Tu sais ce qu'il dit le chef ?

MARIE – Je ne tiens pas à le savoir, ce que je devine me suffit.

ALINE – Quelle est la suite du programme puisqu'ils ne reviennent pas ? On les embarque au poste pour un interrogatoire musclé ?

SIMON – Et on perd toute chance de remonter la filière... Ça ne m'étonne pas que vous soyez copines toutes les deux.

MARIE – Ah oui ! Et pourquoi ?

SIMON – Qui se ressemble s'assemble. Vous avez encore beaucoup de progrès à faire, pour comprendre comment on agit sur le terrain.

MARIE – Merci... spécialement pour Aline qui vous accompagne depuis...

ALINE – ...cinq ans et on ne peut pas dire que vous m'avez appris la bonne méthode, alors !

SIMON – Vous...vous m'énervez. Allez voir si ceux que nous avons interceptés ont commencé à parler.

(Marie prend le chandelier et va le redéposer sur un petit meuble du fond.)

ALINE – Mais il suffit de téléphoner.

SIMON – Pour que nos deux suspects soient au courant ? Les murs ont des oreilles.

ALINE – Les murs ont des oreilles ?

MARIE – Aline, on peut nous entendre.

ALINE – Sorry, j'étais pas au courant...et j'aurais dû puisque je suis électricienne. *(Avec un grand sourire.)*

SIMON *(lassé)* – Bon ! Allez téléphoner dehors.

ALINE – Mais ils ne vont pas trouver bizarre qu'on ne soit plus là ?

SIMON – Je leur dirai que vous êtes allées fumer une cigarette, que vous ne vouliez pas polluer leur intérieur.

MARIE – Est-ce que ce n'est pas un prétexte pour nous écarter de l'enquête ?

ALINE – Oui, pour que toute la gloire retombe sur vos seules épaules.

MARIE – Allez hop ! On se débarrasse des femmes, c'est tellement plus facile.

ALINE – Tellement plus macho.

SIMON – Vous savez ce qu'il vous dit le macho ?

ALINE – La même chose qu'un facho et ça n'a rien de joli.

SIMON *(très énervé)* – Vous savez ce que vous dit le chef facho et macho ?

ALINE – Des choses trop audibles pour nos deux suspects de la cuisine.

MARIE – Vous feriez donc bien mieux de vous taire...ou alors d'aller discrètement les cuisiner...

ALINE – ...dans la cuisine, on ne peut rêver plus bel endroit...

MARIE – ...pour les faire se mettre à table...et cracher le morceau.

ALINE – Pendant ce temps-là, nous irons fumer notre cigarette dehors.

MARIE – Pour des non-fumeuses, ça paraîtra très naturel.

ALINE – Mais c'est pour ne pas polluer leur intérieur, Marie, ça change tout.

MARIE – J'ai compris : il s'agit de notre contribution au sauvetage de la planète.

ALINE *(à Simon)* – Mais il fallait le dire tout de suite alors, au lieu de vous retrancher derrière des prétextes.

MARIE – Il n'osait pas, Aline. C'est qu'il est timide, derrière son aspect macho facho bourru, notre chef.

SIMON – Votre chef vous prépare un rapport corsé, vous verrez.

MARIE – C'est tout vu, je suis syndiquée.

SIMON – Déjà ?

ALINE – C'est moi qui le lui ai conseillé.

SIMON – Tiens, comme c'est étonnant !

ALINE – Comme on assure sa voiture, on se syndique, c'est on ne peut plus naturel.

MARIE – Et ils sont de bon conseil au syndicat, mieux qu'un chef.

SIMON – Bon ! je ne voudrais pas vous presser, mais je crois que vos fausses cigarettes s'impatientent.

MARIE – Vous d'abord.

SIMON – Quoi « moi d'abord » ? Je ne fume pas non plus.

MARIE – Allez cuisiner les suspects, nous sortirons ensuite.

ALINE – Excellente idée, Marie : le chef agit d'abord, ses subordonnés, ensuite.

SIMON – Bien ! Je vois que je n'ai pas le choix, je vais donc montrer l'exemple aux subordonnés, aux moins favorisés intellectuellement.

ALINE – Tu entends ça, Marie ?

MARIE – Oui, il va falloir le dénoncer au syndicat.

ALINE – Ils ne demandent que ça : casser du chef.

MARIE – S'il y a bien une chose qu'ils ne supportent pas, c'est l'abus d'autorité.

ALINE – Le complexe de supériorité.

MARIE – C'est souvent le reflet d'une frustration. Mais a-t-il lu Freud pour trouver réponse à ses problèmes ?

ALINE – Lu qui ?

SIMON – Vous savez ce qu'il vous dit le frustré qui n'a pas lu Freud ?

MARIE – Que ça sent le faisan ? *(Marie et Aline se mettent à rire.)*

ALINE – Alors, si ça sent le faisan, c'est dans la cuisine.

MARIE – Allez les cuisiner.

SIMON – J'y vais... pour éviter la guerre... pas celle des polices... mais plutôt la guerre de la police. *(Il se rapproche de la porte de la cuisine et y frappe.)* Alors, ça sent toujours le faisan ?... Pas de réponse. Tant pis ! *(En regardant Aline et Marie.)* Vous m'avez énervé, je fonce. *(Il sort un revolver et rentre très vite dans la cuisine.)*

MARIE – Il va tout gâcher.

ALINE – C'est une vraie attitude de chef, ça !

MARIE – Ce n'est surtout pas très intelligent. *(On sonne.)*

ALINE – Mince ! Qu'est-ce qu'on fait ?

MARIE – Il y a un judas, va voir si tu reconnais quelqu'un.

(Aline se précipite, sort par le hall puis revient très vite.)

ALINE – Qu'est-ce que c'est un judas ?

MARIE – Le petit trou qui te permet de voir qui est de l'autre côté de la porte.

(Aline se précipite à nouveau et revient tout aussi vite.)

ALINE – Un gars mais il n'est pas de chez nous. *(On sonne à nouveau.)* Il s'impatiente.

MARIE – Je vais aller ouvrir. Toi, va neutraliser le chef à côté pour qu'il ne fasse pas de bêtise.

ALINE – Tu crois ? Et si on restait plutôt ensemble ?

(On sonne encore. Simon, armé d'un revolver, ressort de la cuisine avec Julie et François, dont les deux mains sont à présent pansées.)

JULIE – Mais qu'est-ce qui vous prend ? En plus, nous n'avons même pas été présentés.

SIMON – Je m'appelle Simon Leroc, mais je ne vois pas en quoi cela pourra éclairer votre lanterne. De toute façon, je ne sais pas non plus comment vous vous appelez.

FRANÇOIS – François et...

JULIE – ...Julie Gourou... Heu !... Qu'est-ce que je raconte, moi ? Gouvenou, Gouvenou !

FRANÇOIS *(à Simon)* – C'est son nom et quand je l'ai épousée...

SIMON *(sèchement)* – Je me fous de votre histoire de couple.

JULIE – Restez poli. Et pourquoi nous menacer avec un revolver en nous parlant de griller, de mettre le feu ?

FRANÇOIS – Mais tu n'as pas compris, Julie ? C'est parce que c'est un dur à cuire.

JULIE – Un dur à cuire ? Tu vas me faire le plaisir de reprendre un calmant.

FRANÇOIS *(très agité)* – Mais tu m'énerves avec tes calmants.

SIMON *(à Julie)* – Vous voulez que je vous explique comment on va griller ?

JULIE – Non, non, ça ira, j'ai déjà des amis qui ont été incinérés, je connais le principe.

(On sonne à nouveau.)

SIMON *(à Aline et Marie)* – Ce sont peut-être des clients pour nous. Allez ouvrir, je retourne faire la cuisine.

JULIE – Faire la cuisine ?

SIMON – Cuisiner, vous cuisiner, si vous préférez parce que je suis un flic si vous voulez tout savoir.

FRANÇOIS *(à Julie)* – Ce n'est pas notre jour de chance : il est cannibale et policier par-dessus le marché.

JULIE – Imbécile ! (*Ils repartent à trois dans la cuisine. On sonne encore. Marie et Aline enlèvent leur imper qu'elles accrochent rapidement à un portemanteau.*)

MARIE (*à Julie*) – Curieuse tactique : pourquoi avoir révélé qu'il était policier ? Bien, j'y vais. Toi, va l'aider à cuisiner.

ALINE – J'y cours. (*Elle se précipite dans la cuisine tandis que Marie va ouvrir.*)

SCENE 4 : MARIE et JACQUES

JACQUES (*rentrant vêtu d'une veste de cyclotouriste*) – J'ai failli repartir alors que j'avais tant attendu ce rendez-vous.

MARIE – Ce rendez-vous ?

JACQUES – Mais oui, vous ne vous souvenez plus ?

MARIE – Heu !...Si bien sûr...mais j'ai tellement de choses en tête.

JACQUES – Enfin, nous allons pouvoir parler !

MARIE – Parler ?

JACQUES – Mais oui, au téléphone, je n'aurais pas pu vous dire tout ce que j'avais sur le cœur.

MARIE – Heu !...Oui...forcément...et...

JACQUES – On arrive à tout avec Internet, c'est fantastique !

MARIE – Avec Internet ? Vous m'avez trouvée sur Internet ?

JACQUES – Oui, c'est plus rapide que dans l'annuaire traditionnel.

MARIE – Et vous ne m'avez pas vue auparavant ?

JACQUES – Non.

MARIE (*en aparté*) – Mince ! Cette Gabrielle avait fait une connaissance sur Internet et sans webcam apparemment.

JACQUES – Alors, on y va ?

MARIE – Mais où çà ?

JACQUES – Sur le canapé.

MARIE – Sur le canapé ?

JACQUES – Mais oui. Je m'allonge ?

MARIE – Mais pourquoi voulez-vous vous allonger ?

JACQUES – Mais on fait toujours comme ça.

MARIE – On fait toujours comme ça ?

JACQUES – Mais oui, allez, on y va ?

MARIE – Mais je ne sais encore rien de vous, je dois apprendre à vous connaître.

JACQUES – Justement, c'est pour que nous nous connaissions mieux.

MARIE – Mais moi, je ne commence pas par là, c'est plutôt un aboutissement.

JACQUES – Pourtant, sur Internet, c'est souvent comme ça qu'on présente les choses.

MARIE – Oui, mais je suis plutôt de la vieille école, vous savez, il me faut du temps (*Puis en aparté en grimaçant.*)...et de l'envie, non mais, il ne doute de rien celui-là !

JACQUES – Allez ! On y va ? J'attends ce moment depuis tellement longtemps.

MARIE – Ah bon ?

JACQUES – Oui. Me retrouver enfin sur le canapé, c'est comme un fantasme.

MARIE – Un fantasme ?

JACQUES – J'ai attendu tellement longtemps avant d'oser...mais là il faut que je me soulage... (*Il enlève sa veste et la lance sur le canapé. Il porte un maillot cycliste de la même marque que la veste qu'il vient d'ôter.*)

MARIE – Vous soulager ?

JACQUES – Oui, sur le canapé...

MARIE – Heu !...Attendez un moment...(*Elle frappe discrètement à la porte de la cuisine.*)

JACQUES – Alors, on y va ?

MARIE – Non...on n'a pas le temps.

JACQUES – On n’a pas le temps ?

MARIE – Heu !...non, on va d’abord aller à l’essentiel.

JACQUES – Et ensuite sur le canapé.

MARIE – Vous n’êtes pas du genre timide, il me semble ?

JACQUES – Si, justement, je vous l’ai dit, j’attends ce moment depuis si longtemps, je n’osais pas.

MARIE – Visiblement, ça va mieux.

JACQUES – En ce moment, oui mais pas toujours, c’est pour ça qu’il faut en profiter...

MARIE – Pour vous soulager...

JACQUES – Sur le canapé.

MARIE – Sur le canapé, évidemment.

JACQUES – Evidemment. Où voulez-vous que je puisse me soulager avec vous ? Vous en avez l’habitude, de toute façon.

MARIE (*en aparté*) – L’habitude ? Mais il me prend pour qui, ce gros cochon ?

JACQUES (*en caressant le canapé*) – Ce canapé, il a dû en voir de toutes les couleurs.

MARIE (*embarrassée*) – Heu !...Je ne sais pas, moi ! Et puis ça ne vous regarde pas.

JACQUES – Le fameux secret professionnel, c’est juste, veuillez m’excusez.

MARIE (*songeuse*) – Le secret professionnel ?

JACQUES – Oui. Vous n’allez pas raconter les confessions de vos patients, c’est normal.

MARIE (*même jeu*) – Mes patients ?

JACQUES – Et le docteur Leturcq fait pareil, évidemment, sans ça, ce n’est pas très sérieux.

MARIE – Le docteur Leturcq ?

JACQUES – Mais oui, je l’ai vu sur la plaque.

MARIE – Sur la plaque ?

JACQUES – Docteur, vous êtes sûre que vous allez bien ?

MARIE (*perplexé*) – Oui, oui...excusez-moi, je suis un peu distraite en ce moment. Mais de quelle plaque me parlez-vous ?

JACQUES – Mais de celle qui se trouve à côté de la porte, sur la façade...C’est curieux, sur Internet, on ne renseignait que votre nom et pas celui du docteur Leturcq.

MARIE (*réalisant*) – Je comprends...Vous avez vu la plaque sur la façade...

JACQUES – Même un aveugle ne pourrait pas la rater.

MARIE – C’est vrai qu’elle est grande.

JACQUES – Et lisible.

MARIE – Et lisible. Rien ne vous échappe mais rappelez-moi vos coordonnées...pour le dossier.

JACQUES – Vite alors et ensuite...

MARIE – Le canapé, j’avais compris. (*Ils rient tous les deux.*) Vous vous appelez donc ?

JACQUES – Heu !...Jacques...Jacques Houille.

MARIE – Vous vous êtes fait mal ?

JACQUES – Mais non, pourquoi ?

MARIE – Vous avez dit « Ouille ».

JACQUES (*d’abord en aparté*) – J’aurais dû y penser. (*Puis normalement.*) Mais c’est mon nom ! Jacques Houille...Monsieur Houille Jacques...Jacques Houille... (*Elle le regarde bizarrement.*) Tout va bien docteur ?

MARIE – Tout va bien monsieur Houille, veuillez m’excuser, j’ai simplement eu une journée chargée.

JACQUES – Et vous êtes prête à tirer alors ?

MARIE – Prête à tirer ?

JACQUES – Chargée...Prête à tirer...Comme dit mon cousin Max, qui est dans la police, elle est bonne, hein ?

MARIE – Dans la police, lui aussi ?

JACQUES – Pourquoi « lui aussi ? »

MARIE – Parce que...parce que j'ai beaucoup de patients policiers...C'est normal, ils sont très stressés.

JACQUES – Pas Max, si vous le connaissiez...Stressé lui... *(Il sourit.)*

SCENE 5 : MARIE, JACQUES et SIMON

SIMON *(rentrant, à Marie)* – Tout va bien ?

JACQUES – Bonjour docteur.

SIMON *(très surpris)* – Docteur ? *(Puis en aparté.)* J'ai déjà vu des malades au cours de ma carrière mais au point de m'appeler « docteur »...Enfin, jouons le jeu. *(Il enlève son imper puis se dirige vers Jacques.)* Alors, comme ça, on ne se sent pas bien ? Allongez-vous, mon vieux, que je vous examine...

MARIE – Mais...mais...

SIMON – Pas de « mais », on travaille en équipe.

JACQUES – Mais qu'est-ce que vous faites ? *(Simon commence à palper son ventre.)*

SIMON – A mon avis, le foie doit être sensible...ou alors, ce sont les intestins.

MARIE *(en aparté)* – Quel con, mais alors quel con !

JACQUES – Mais enfin, je croyais qu'on allait s'occuper de mon esprit ici, pas de mon corps.

SIMON – Il faut faire les deux, vous avez entendu parler des maladies psychosomatiques, je suppose ?

JACQUES – ...Oui... Vous pensez que c'est ce qui m'arrive ?

SIMON – Je ne le pense pas, j'en suis sûr. S'occuper de votre esprit, me disiez-vous... Vous pouvez préciser ?

JACQUES – C'est dans la tête que j'ai des problèmes, docteur Leturcq.

SIMON *(étonné)* – Docteur Leturcq ?

MARIE – Mais oui, il connaît votre nom, il a lu la plaque : Gouvenou et Leturcq.

SIMON – La plaque ?

MARIE – La plaque sur la façade...La façade de l'immeuble...L'immeuble construit en briques...Les briques...

SIMON – Ça va, j'ai compris : pas d'excès de zèle !

MARIE – J'essayais seulement de vous aider.

SIMON *(revenant à Jacques)* – Des problèmes...et on cherche alors la consolation auprès d'amis, de connaissances...d'associations,...de...groupements, de... communautés,...de... sectes...vous vous êtes déjà laissé tenté ?

MARIE *(en aparté)* – Quelle finesse ! « Secte », le mot est déjà lâché.

SIMON – Un gars comme vous, je vois tout de suite que vous vous êtes laissé tenté.

JACQUES – Tenté ? En ce moment ? Heu !...à part mon envie de...enfin de... *(Il désigne le canapé.)*

SIMON *(s'éloignant)* – Oui, je vois.

JACQUES – Que voyez-vous docteur ?

SIMON – Rien...Rien de spécial, je vais vous poser quelques questions.

JACQUES *(trépidant)* – Oui, c'est ça que je veux, le canapé et répondre vite en un mot à celui que vous me direz. *(Simon, surpris, regarde Marie.)*

MARIE *(à Simon)* – Ah oui ! il veut absolument aller sur le canapé...

JACQUES *(même jeu)* – C'est mon fantasme : me retrouver chez un psy sur le canapé et répondre très vite à un mot par un autre, c'est toujours comme ça qu'on les voit à la télévision !

SIMON – Qui « les » ?

JACQUES – Mais les acteurs dans les films, voyons ! Et comme les films montrent la réalité, fatalement...

SIMON (*consterné*) – Quel sens de la déduction !

MARIE – C'est sûrement de famille parce que monsieur a un cousin dans la police.

JACQUES – Oui et si Max me voyait.

SIMON – Max ?

MARIE – Il s'appelle Max.

SIMON (*désignant Jacques*) – Qui, lui ?

MARIE – Non, son cousin.

JACQUES – Si vous le connaissiez : il n'arrête pas avec ses jeux de mots et ses blagues. Vous voulez que je vous en raconte une ?

SIMON (*irrité*) – Non, merci ! Sans façon.

MARIE – Nous n'avons pas le temps, il se fait tard.

JACQUES – Oui, c'est vrai. Alors je me concentre et je réponds à chacun de vos mots. Je suis prêt. (*Marie et Simon se regardent embarrassés.*)

SIMON (*à Marie en aparté*) – J'ai mieux à faire, tu m'expédies cet hurluberlu vite fait bien fait, qu'il ne traîne plus dans nos pattes.

MARIE (*en aparté à Simon*) – O.K., je le confesse rapidos, histoire de voir ce qu'il a dans le ventre et je le renvoie à ses chères études.

SIMON (*désignant la cuisine*) – J'ai encore des questions à poser, j'y retourne.

MARIE (*même jeu*) – Mais pourquoi leur avoir révélé que vous étiez policier ?

SIMON – Ils me paraissent sincères, j'ai donc décidé...

JACQUES – Alors, ça vient ? (*Simon et Marie se retournent étonnés.*)

MARIE – On y va, ne vous inquiétez pas.

SIMON (*à Marie, toujours en aparté*) – J'ai donc décidé de leur faire confiance. (*Désignant Jacques.*) Tu me le flanques dehors à la vitesse grand V ! (*Il rentre dans la cuisine.*)

MARIE – Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ? Quel est votre problème ?

JACQUES – Mais on va découvrir justement ce qui se cache derrière mon fantasme : me retrouver chez un psy sur le canapé et répondre très vite à un mot par un autre, allez ! je vous en prie, je n'en peux plus.

MARIE (*agacée*) – C'est tout ce dont vous avez envie : m'entendre vous dire quelques mots ?

JACQUES – J'ai aussi envie de m'acheter un nouveau vélo mais ça, c'est une autre histoire.

MARIE – Bien, concentrez-vous.

JACQUES – Je suis prêt, je suis prêt ! (*Elle réfléchit assez longtemps.*) Alors, ça vient ?

MARIE – Si vous croyez que c'est facile...

JACQUES – Mais vous n'avez pas des listes de mots préétablies ?

MARIE – Heu !...non...chaque cas est différent...Attention, nous allons commencer.

JACQUES – Je suis prêt, je suis prêt !

MARIE – Concentrez-vous, parlons d'abord de votre envie: vélo.

JACQUES – Bicyclette.

MARIE – Soleil.

JACQUES – Rayon.

MARIE – Foire.

JACQUES – Roue, grande roue.

MARIE – Vous avez gardé votre coeur d'enfant.

JACQUES (*impatient*) – Continuez, continuez, je vous en prie.

MARIE – Oui, bon ! Il n'y a pas le feu.

JACQUES – Rouge.

MARIE – Quoi « rouge » ?

JACQUES – Vous m'avez dit « feu », j'ai répondu « rouge ».

MARIE – Soit ! Attention : homosexualité !

JACQUES – Pédale.

MARIE – Ordinateur.

JACQUES – Bécane.

MARIE – Poivre.

JACQUES – Selle.

MARIE (*en aparté*) – J'ai encore décroché le gros lot.

JACQUES (*tout excité*) – Alors, alors ?

MARIE – Alors, quoi ?

JACQUES (*même jeu*) – La suite, la suite !

MARIE – O.K., mais on ne va pas s'éterniser avec ces mots, j'ai autre chose à faire. Bien, attention : on se reconcentre.

JACQUES (*même jeu*) – Je suis prêt, je suis prêt !

MARIE (*d'une voix lasse*) – Voiture.

JACQUES – Pneu.

MARIE – Volant.

JACQUES – Guidon.

MARIE – Heu !...Tableau.

JACQUES – Cadre.

MARIE – Musique.

JACQUES – Tube.

MARIE (*de plus en plus lassée*) – Je...je ne sais plus...essayons...France.

JACQUES – Tour.

MARIE – Disons...Belgique.

JACQUES – Eddy Merckx. (*Renversé dans le canapé, les jambes en l'air, il pédale.*)

MARIE – Si j'osais...Heu !...secte.

JACQUES – Groupe...Heu ! non...peloton, c'est ça peloton.

MARIE (*en aparté*) – Bon sang ! c'est une obsession.

JACQUES – C'est terminé ?

MARIE – Je crois que ça suffit, en effet, j'ai ma dose.

JACQUES – Dopage !

MARIE (*en aparté*) – Bon ! ça ne s'arrange pas.

JACQUES (*qui se redresse et s'assied sur le canapé*) – Alors docteur, votre diagnostic ?

MARIE – Mon diagnostic ?

JACQUES – Mais oui, vous devez bien avoir une petite idée de mes problèmes.

MARIE – Vous savez, ce n'est que la première consultation.

JACQUES – Vous n'osez pas me le dire, c'est ça ? C'est donc grave, n'est-ce pas ?

MARIE – Non...c'est...relativement banal...il y a vous...et...

JACQUES – Moi et ?

MARIE – Vous et...le vélo.

JACQUES – Et alors ?

MARIE – C'est...c'est un dédoublement de la personnalité, c'est banal, je vous dis...

JACQUES – Mais que dois-je faire ?

MARIE – Vous...vous m'attendez, je passe à côté demander conseil au docteur Leturcq...

JACQUES – Vous voyez que c'est grave !

MARIE – Mais non, c'est...banal mais...

JACQUES – Mais ?

MARIE – C'est parce qu'il est question de vélo. Vous savez, je n'y connais rien. Un homme sera mieux placé pour analyser le phénomène.

JACQUES (*qui se tasse pour s'allonger à nouveau sur le canapé*) – Vous me prenez pour un phénomène : vous voyez que c'est grave.

MARIE – Mais non, vous me comprenez mal. Je voulais dire pour analyser le cas, votre cas, le docteur Leturcq sera mieux placé.

SIMON (*revenant et n'apercevant pas Jacques*) – Il est reparti, cet abruti ?

MARIE (*lui faisant signe de se taire*) – Bon appétit... oui, bon appétit à vous aussi, docteur.

JACQUES (*se redressant*) – Ah ! c'est vous docteur, figurez-vous que...

MARIE – Figurez-vous que vous allez repartir chez vous et que...

JACQUES – Mais le diagnostic ?

SIMON – Le diagnostic ?

MARIE (*à Simon*) – Oui, nous allons en parler ensemble et nous écrivons à monsieur.

SIMON – Lui écrire ? Oui...Oui, nous lui écrirons...pour lui faire part du...

MARIE – ...diagnostic et...et...

SIMON - ...le reconvoquer, s'il y a lieu, pour un autre rendez-vous et...et...

MARIE – ...un traitement.

JACQUES – Oh oui, un traitement, j'ai sûrement besoin d'un traitement, c'est ce que me disait souvent ma femme avant...enfin...avant...

SIMON – Avant ?

JACQUES – ...de mourir.... Je...je vais repartir...

MARIE – Votre femme est morte ? Nous sommes sincèrement désolés, monsieur Houille.

SIMON (*à Marie*) – Vous vous êtes fait mal, Marie ?

MARIE – Mais non, pourquoi ?

SIMON – Mais vous avez dit « Ouille ».

JACQUES – Elle s'adressait à moi : Jacques Houille, monsieur Houille Jacques, Jacques Houille...C'est mon nom... Vous, c'est Leturcq, moi c'est Houille : Jacques Houille...Enfin, je vais vous laisser...(*Il fait mine de sortir mais revient alors que Marie et Simon se dirigent déjà vers la cuisine.*) Si vous saviez comme on a ri le jour de l'enterrement.

SIMON – Quel enterrement ?

JACQUES – Mais celui de ma femme.

SIMON – Ah oui ! votre femme, parfaitement ! Veuillez m'excuser.

JACQUES – Mon cousin Max n'a pas arrêté de raconter des bêtises.

SIMON – Votre cousin Max ?

MARIE – Mais oui, celui qui est dans la police, voyons !

SIMON – Oui ! J'avais oublié. Enfin, bref, Monsieur va repartir à présent. Nous ne vous raccompagnons pas, vous allez retrouver la porte pour sortir, je présume ?

JACQUES – Oui, quand je suis passé une fois...

SIMON (*perdant patience*) – Vous connaissez le chemin par cœur. Au revoir, Monsieur Houille.

JACQUES – Au revoir. (*Il fait à nouveau mine de sortir puis se ravise.*) Dites, il faut quand même que je vous raconte la dernière blague de Max, elle est vraiment trop bonne.

SIMON (*énervé*) – Ce sera pour la prochaine...

MARIE – ...consultation, puisque vous allez revenir pour une seconde...

SIMON – ...consultation ! Nous avons déjà envie de l'entendre. Il faudra même noter : « Demander à monsieur Houille qu'il nous raconte la dernière blague de Max. »

(*Marie écrit, Jacques s'est rapproché du bureau et se penche.*)

JACQUES – Houille avec un h.

MARIE – Eh bien, au revoir, monsieur Houille avec un h, au plaisir.

JACQUES – Oui, au plaisir comme vous dites, je vais vous laisser.

SIMON – C'est ça, laissez-nous, monsieur, nous vous recontacterons pour une prochaine...

MARIE – ...consultation.

SIMON – C'est ça : consultation, une prochaine consultation.

JACQUES – Eh bien, au revoir. (*Il s'avance.*)

SIMON – Au revoir.

MARIE – Au revoir, monsieur Houille. (*Elle le raccompagne. Il sort par le hall, à l'avant-scène, côté jardin mais revient aussitôt.*)

JACQUES – Ma veste, j'ai oublié ma veste !

SIMON – Votre veste ? (*Il va la chercher et la remet à Marie.*) La voici.

MARIE – Et voilà votre veste, monsieur Houille.

JACQUES – Avec un h.

MARIE – Avec un h, parfaitement. Au revoir, monsieur Houille avec un h.

JACQUES – Merci et au revoir. (*Il sort, poussé par Simon et Marie.*)

SIMON – Au revoir.

JACQUES (*revenant*) – Excusez-moi mais en enfilant ma veste...

MARIE – Quoi en enfilant votre veste ?

JACQUES – J'ai senti mon portefeuille.

SIMON – Et alors ?

JACQUES – Alors, je me suis dit : « Eh bien, mon vieux Jacques Houille, puisque c'est mon nom fatalement, vous c'est Leturcq moi c'est Houille... »

SIMON – Venez-en au fait, monsieur Houille, nous sommes pressés.

JACQUES – Oui, je me suis dit : « Eh bien, mon vieux Jacques Houille, tu pars sans payer ta consultation. »

SIMON – Ce n'est pas grave. D'ailleurs, on ne paie jamais la première...

MARIE – ...consultation. Vous paierez quand vous reviendrez puisqu'il y aura une seconde...

SIMON – ...consultation, parfaitement.

MARIE – Au revoir, monsieur Houille. (*Ils le poussent dehors et repartent ensuite vers la cuisine.*)

JACQUES (*revenant encore*) – Je ne vous ai pas remercié.

SIMON – Remerçié ?

JACQUES – Oui, vous ne m'avez pas fait payer la consultation, alors je voulais vous dire...

SIMON – Vous direz merci à la prochaine...

MARIE – ...consultation puisque vous allez revenir pour une deuxième...

SIMON – ...consultation. D'ailleurs, on ne dit jamais merci à la première...

MARIE – ...consultation puisque vous allez revenir pour une deuxième...

SIMON – ...consultation. Et maintenant...

MARIE et SIMON (*en chœur et poussant Jacques dehors*) – ...au revoir, monsieur Houille.

JACQUES (*en voix off*) – Au revoir et merci !

SIMON – Ouf ! Encore un cas celui-là. Quel pot de colle ! Il aurait dû s'appeler Glu au lieu de Houille. Bien ! Passons à côté pour être tous sur la même longueur d'onde... (*Il marche vers la cuisine.*)

MARIE – ...et compléter nos informations sur cette fameuse Gabrielle...

SIMON – ...qu'ils ont l'air de comparer à un ange incapable de faire de mal à une mouche.

MARIE (*souriant*) – L'ange Gabrielle, c'est bien connu. Et en plus, je m'appelle Marie, vous vous rendez compte ?

SIMON – Non, la seule chose dont je me rende compte, c'est que nous perdons notre temps. (*Il rentre très vite dans la cuisine.*)

MARIE – Mais enfin, Marie, comme la Vierge... L'ange Gabrielle et la Vierge Marie... (*Elle sort à son tour.*)

RIDEAU

Acte 2

SCENE 1 : JACQUES puis ALINE et SIMON

(Jacques revient. Il marche prudemment. Son portable sonne.)

JACQUES *(saisissant d'abord un revolver)* – Nom d'un pétard ! Qui est l'imbécile qui... ? *(Il remet son revolver en poche, en ressort son portable et répond.)* Allô ! Ah, c'est vous maître !... Non, toujours aucun résultat... Ecoutez, je fais ce que je peux... Un rapport ? Que voulez-vous que je vous dise ? Vous m'appellez alors que ça fait plus d'un an que je n'ai plus mis les pieds au château et il faudrait que je réduise au silence une femme que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam... Oui, veuillez m'excuser... Oui, je sais que vous n'aimez pas les références bibliques... Je sais aussi que la secte est en grand danger si elle parle mais il fallait l'empêcher de quitter le château... Elle ne l'a pas quitté ?... C'est au moment de franchir les grilles qu'un appel téléphonique l'a visiblement fait changer d'avis... Et elle est partie en courant ? ... Oui, j'en arrive aux faits. Je me suis présenté ici sous un faux prétexte... La femme que j'ai vue pourrait correspondre physiquement à la description faite... Pourquoi « pourrait » ? Parce que j'ai des doutes. Un tas de femmes pourraient correspondre à son signalement. *(En aparté.)* Voilà que je me mets à parler comme les flics ! *(A nouveau au gourou.)* ... Comment j'ai procédé ? Je lui ai dit que nous avions eu un contact via Internet, qu'elle m'avait fixé rendez-vous pour une consultation... Alors ? Zorro est arrivé... Mais qu'est-ce que je raconte, moi !... Oui, veuillez m'excuser... Alors ? J'ai bien vu qu'elle était troublée... Mais je ne vais pas éliminer quelqu'un si je ne suis pas sûr qu'il s'agit de la bonne personne ! *(Aline est entrée par la porte de la cuisine, elle se cache rapidement derrière le canapé.)* La première fois que j'ai été arrêté, j'avais tiré sur un commissaire de police par erreur. Vous vous rendez compte ? Par erreur. Heureusement que je l'avais raté... Oui, j'ai compris : ce n'est pas votre problème... O.K., ne vous énervez pas... Oui, je vous rappelle dès que j'ai du nouveau. *(Il coupe son portable.)* S'il croit que c'est facile, cet illuminé. Bien, jetons un coup d'œil. *(Il touche le revolver dans sa poche.)* On ne sait jamais, elle se cache peut-être ici. En tout cas, au minimum, partons à la recherche d'indices... Eh bien, mon vieux, tu te remets à parler comme un flic ?

(Il rentre dans la pièce à l'avant-scène, côté cour.)

ALINE *(sortant de sa cachette)* – Marie l'avait bien dit que ça sentait le faisan. Allons vite prévenir les autres. *(Elle se dirige vers la cuisine mais s'arrête brusquement.)* Non ! Pour que toute la gloire revienne encore uniquement au chef, pas question ! De toute façon, il me reproche assez souvent de ne pas prendre d'initiative. *(Elle sort son portable, compose rapidement un numéro.)* Oui, c'est Aline ! Attention, nous allons arrêter un tueur... Oui, il se trouve à l'intérieur. *(Simon a fait son entrée dans la pièce, il est intrigué par le contenu de la conversation.)* S'il nous échappait, préparez-vous à le cueillir à la sortie mais faites gaffe, il est dangereux. Je répète... *(Simon lui arrache son portable des mains et poursuit lui-même la conversation téléphonique.)*
SIMON – Il est peut-être dangereux, mais je vous rappelle, les gars, que c'est moi qui donne les ordres ici. Vous attendez donc mes instructions. *(Il met fin à la conversation et lui rend son portable.)* Alors, ma petite Aline, on fait de l'excès de zèle, on veut jouer au chef. C'est moi le chef, d'accord ? Sinon, je vous envoie faire la circulation !

ALINE – Je me plaindrais au syndicat.

SIMON – Je me fous de votre syndicat. Pourquoi donniez-vous de tels ordres ?

ALINE – Parce que j'ai surpris un type ici et d'après ce que j'ai entendu, il doit s'agir du client qui s'est présenté.

SIMON – Quel client ?

ALINE – Celui qui est venu à la fameuse consultation dont vous parliez à la cuisine.

SIMON – Sachez alors, ma petite Aline, qu'il ne s'agit pas d'un client mais d'un patient quand on se rend chez un médecin. Chaque mot est important, spécialement quand il s'agira de rédiger le rapport. Ce que vous ferez, que je puisse voir si vous commencez enfin... à progresser.

ALINE – Oui, oh ! Vous me remettez à ma place, vous êtes content ? Vous ne me demandez même pas ce qu'est devenu ce type.

SIMON – Houille ?

ALINE – Vous vous êtes fait mal ?

SIMON – Mais non ! Houille, c'est son nom, il s'appelle Jacques Houille. Et il y a beaucoup de chances que ce ne soit pas son vrai nom.

ALINE – Ce serait un pseudonyme ?

SIMON – Un pseudonyme ? Ce sont les artistes qui prennent des pseudonymes, pas les malfaiteurs ! Disons qu'il s'agit d'un nom d'emprunt.

ALINE – Un nom d'emprunt ? Comme l'escroc que nous avons arrêté la semaine dernière ? Jérôme Bosch dit l'Allemand, c'est bien ça ?

SIMON (*lassé*) – Non, ça, c'est un surnom, ça n'a rien à voir avec un nom d'emprunt. Bon, je vous ferai un cours sur le sujet une prochaine fois. Où est passé Houille ?

ALINE – Jacques Houille ?

SIMON – Mais oui, Jacques ! Vous m'avez entendu l'appeler Casimir ou Joseph ?

ALINE – Non.

SIMON – Alors, ne posez pas de question stupide. Où est-il passé ?

ALINE (*désignant la pièce côté cour, à l'avant-scène*) – Dans cette pièce, pour la fouiller.

SIMON – Pour la fouiller ?

ALINE – Oui, c'est ce qu'il a dit.

SIMON – Il vous a parlé ?

ALINE – Non, il a parlé tout seul.

SIMON – Il a parlé tout seul ?

ALINE – Oui, comme l'Allemand.

SIMON – L'Allemand ?

ALINE – Oui, Jérôme Bosch: je l'ai entendu en cellule, il parlait tout seul.

SIMON – Qu'est-ce que Jérôme Bosch vient faire dans cette histoire ?

ALINE – Mais c'est vous qui venez d'en parler avec vos pseudonymes !

SIMON – Comment ça mes pseudonymes ?

ALINE – Mais oui, quand vous m'avez dit que je me trompais et que...

SIMON – Stop ! Taisez-vous ou je vous colle une gifle.

ALINE – Essayez et vous verrez avec le syndicat...

SIMON – Taisez-vous. (*Il fait quelques pas pour se calmer.*) S'il ressort, que faites-vous ?

ALINE – Comment ça s'il ressort ? Qui ça ?

SIMON – Mais Jacques Houille, voyons, pas Jérôme Bosch !

ALINE – On l'arrête et on l'embarque !

SIMON – Sûrement pas.

ALINE – Vous allez le laisser filer ?

SIMON – Non, il faut trouver le moyen de le garder ici et de le faire parler.

ALINE – On peut l'interroger au poste.

SIMON – Non. Ici, la conversation sera naturelle. Il va s'adresser à des médecins, pas à des flics. Nous avons un avantage, profitons-en.

ALINE – Un avantage ?

SIMON – Nous savons qui il est mais lui ignore qui nous sommes.

ALINE (*perplexe*) – « Nous savons qui il est mais lui ignore qui nous sommes. » Heu !... je ne vous suis pas.

SIMON (*à nouveau très énervé*) – Nous savons qui il est, c'est-à-dire un truand. Lui ignore que nous sommes policiers.

ALINE – Mais nous ne savons pas qui il est : vous avez dit que Jacques Houille n'était pas son vrai nom.

SIMON (*excédé*) – Ma petite Aline...

ALINE – Je ne suis pas votre petite Aline...

SIMON (*même jeu*) – Mais vous allez pourtant avoir droit à une bonne gifle. Vous le faites exprès ou quoi ?

ALINE – N’oubliez pas le syndicat.

SIMON – Vous avez de la chance que nous soyons pris par le temps. (*Il refait quelques pas en réfléchissant.*) Trouvons le moyen de le retenir... Allez expliquer simplement, attention ! je dis bien « simplement » la situation à Marie et faites venir les deux autres rapidement.

ALINE – Rapidement ?

SIMON – Oui. Dépêchez-vous. (*Elle sort.*) Il va falloir que j’étudie sérieusement son dossier pour savoir par quel miracle elle s’est retrouvée chez nous.

(*François et Julie font leur entrée. Il a toujours les mains bandées.*)

SCENE 2 : SIMON, JULIE et FRANÇOIS puis MARIE

JULIE – Alors, que se passe-t-il ? Vous avez reçu un drôle de type, paraît-il. Mais Gabrielle recevait souvent de curieux patients. Il ne faut pas vous inquiéter.

SIMON – Si, justement.

FRANÇOIS – Quoi, justement ?

SIMON – Bien ! j’ai joué franc jeu avec vous jusqu’ici, je vais donc continuer parce que je vous crois de bonne foi.

FRANÇOIS – Tiens, c’est drôle !

JULIE – Qu’est-ce qui est drôle ?

FRANÇOIS (*souriant*) – Vous pensez que nous ne faisons pas partie de la secte, vous nous croyez de bonne foi. (*Julie et Simon se regardent perplexes. François rit.*)

JULIE – Ma sœur est en danger et tu n’arrêtes pas avec tes bêtises.

FRANÇOIS – Je... je me sens tout excité et puis tu exagères : elle n’est quand même pas en danger de mort.

SIMON – Détrompez-vous. Elle a un tueur sur sa piste et il est ici. Qu’y a-t-il derrière cette porte ? (*Il désigne l’endroit où Jacques est rentré.*)

JULIE – La salle de bains et deux chambres : la sienne et puis la chambre d’amis.

SIMON – Il lui faut donc un certain temps pour tout fouiller. Un accès vers l’extérieur ?

JULIE – Non... enfin si : les fenêtres, mais nous sommes au deuxième étage.

SIMON – Il peut refaire son apparition d’un instant à l’autre, mettons-nous donc d’accord. Si jamais il vous voit, vous direz que vous êtes d’autres patients et que vous attendiez dans une autre pièce, le temps qu’un médicament agisse.

JULIE – Des patients à cette heure-ci ?

FRANÇOIS – Des patients de nuit, comme le facteur.

JULIE – Ne recommence pas.

SIMON – Taisez-vous, nous n’avons pas le temps. Faisait-elle des consultations tardives ?

JULIE – Pourquoi employez-vous l’imparfait ? Je n’aime pas que vous parliez d’elle au passé.

SIMON (*d’une voix lasse*) – Au présent, alors. Fait-elle des consultations tardives, oui ou non ?

JULIE – Ah oui ! Aujourd’hui, justement : de 18h30 à 20h30 sur rendez-vous, je crois.

FRANÇOIS (*en aparté*) – Des patients de nuit, je l’avais bien dit.

SIMON – Ce qui pourrait expliquer la venue en soirée de ce Jacques Houille.

FRANÇOIS – Vous vous êtes fait mal ?

SIMON – Mais non, c’est le nom d’emprunt choisi par ce tueur.

FRANÇOIS – Un pseudonyme ?

SIMON (*énervé*) – Vous n’allez pas venir, vous aussi, avec vos histoires de pseudonymes !

FRANÇOIS – Pourquoi « vous aussi » ?

SIMON – Vous poserez la question à Aline. Pour l’instant, repartez à côté et envoyez-moi Marie.

JULIE – Bon ! Ne nous énervons pas, viens François. *(Ils sortent.)*

SIMON *(resté seul)* – Mais qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? On les a lâchés ou quoi ?
(Marie entre.) Vite Marie ! Aline vous a expliqué ?

MARIE – Je pense avoir compris, oui. Il est toujours à côté ?

SIMON *(parlant très vite)* – Oui, il y a une salle de bains et deux chambres. Il peut revenir d'une seconde à l'autre. Vous allez rester ici pour lui couper toute retraite et moi, je file avec les autres mettre au point un petit scénario. Ne soyez pas étonnée: ils joueront le rôle de patients et auront pris des médicaments pour se préparer à la consultation. Disons qu'ils suivent une psychothérapie, compris ?

MARIE – Oui, enfin... presque.

SIMON – Je file. Courage, Marie. *(Il repart dans la cuisine.)*

SCENE 3 : MARIE et JACQUES

MARIE – Courage, Marie. C'est vite dit. Il est venu pour éliminer Gabrielle. Il croit que c'est moi. Il peut tout aussi bien me descendre en me revoyant. Asseyons-nous et réfléchissons. *(Elle s'assoit dans le canapé.)* Il aurait pu rester ici lui-même. Dans son rôle du docteur Leturcq, il ne risquait rien. Moi, je peux me faire refroidir aussi sec... J'ai l'impression de servir d'appât... Une chèvre... La chèvre de monsieur Seguin... Mais elle a fini dévorée par le loup, la petite chèvre... Courage, Marie, comme il a dit, courage. Courage mais ça sent le faisán. *(La porte s'ouvre, Jacques apparaît prudemment, Marie se cache derrière le canapé.)*

JACQUES – Personne. Par contre, dans la rue, ça sent le poulet, ce n'est pas le moment de sortir à moins de prendre un otage mais ce n'est pas ma spécialité... Que faire ? J'ai un revolver mais sans silencieux. Tout ça par la faute de ce gourou à deux euros qui ne vous laisse même pas le temps d'aller vous équiper convenablement. « C'est très urgent » qu'il vous dit ! Encore heureux que j'avais un revolver sur moi... Satané gourou... Sans silencieux, une détonation et toute la basse-cour va rappliquer dare-dare... Et pour ce qui est de ma future victime, pas d'indice probant. Elle a gribouillé toutes ses photos de couple. Sans doute une histoire d'amour qui a mal tourné, mais ça ne fait pas mon affaire. Et sur les rares autres clichés, elle est encore une enfant. *(Il jette un œil vers la cuisine.)* Il me reste une pièce à explorer mais ils doivent s'y trouver. Jetons un coup d'œil dans le hall, il y a peut-être une photo. *(Il se dirige à l'avant-scène, côté jardin, pour sortir.)*

MARIE *(réapparaissant, en aparté)* – Je dois l'empêcher de sortir. *(Puis normalement.)* Tiens ! monsieur Houille, vous êtes revenu ?

JACQUES *(qui se retourne, surpris)* – ...Oui...je...

MARIE – Vous aviez encore des choses à me dire, je parie ?

JACQUES – ...Oui, je... je n'ai pas tout dit... Il y a ma passion pour le vélo, bien sûr...

MARIE – Je crois que vous auriez voulu être un champion cycliste, je ne me trompe pas ?

JACQUES – Exact. Un champion de la pédale comme l'on dit *(Il sourit.)*... Mais vous avez raison, il y a autre chose.

MARIE – Nous pouvons essayer d'en parler mais mes derniers patients risquent d'arriver d'un instant à l'autre. Ils sont à côté en train de se préparer avec le docteur Leturcq.

JACQUES – D'autres patients ? Combien ?

MARIE – Deux.

JACQUES – Deux... comme un couple ?

MARIE – C'est un couple, justement.

JACQUES – Un couple, comme ma femme et moi en formions un... avant...

MARIE – Avant sa mort ? C'est de cela dont vous devez me parler ?

JACQUES – Je... je... me culpabilise, voyez-vous, parce que je n'arrive pas à être triste.

Si vous aviez connu ma femme, une vraie peau de vache ! Et laide, en plus. Je crois qu'elle l'avait toujours été d'ailleurs. Elle devait être laide de naissance, c'est ça, laide de naissance. Pas comme vous, en somme. Vous êtes une jolie psy.

MARIE – Merci. Mais vous ne me donnez pas l'impression de vous culpabiliser.

JACQUES – Si, détrompez-vous. La mort me culpabilise, chaque mort.

MARIE – Chaque mort ? Vous avez perdu beaucoup de gens de votre famille ?

JACQUES – Un certain nombre...*(Puis en aparté.)* Pas de ma famille, heureusement... à part ma femme, évidemment. *(Puis après l'avoir bien dévisagée.)* Vous me faites penser à une photo d'enfant.

MARIE – Une photo d'enfant ?

JACQUES – Oui. Une photo vue il y a peu de temps et plus je vous regarde, plus je me dis que vous ne lui ressemblez pas. *(En aparté.)* Si j'avais tiré tout de suite, j'aurais commis une belle gaffe.

MARIE – Je ne lui ressemble pas ? Pourquoi m'en parler alors ? Vous tenez des propos bizarres.

JACQUES – Bizarres ? Heu !...non, je tiens des propos sur la vie, c'est normal dans le cabinet d'une psy... Vous avez de la chance d'être en vie, madame la psy.

MARIE – De la chance ? Que voulez-vous dire par là ?

JACQUES – Heureuse d'être en vie...pour en profiter, c'est ce que je voulais dire. *(Puis en aparté.)* Où la vraie Gabrielle se trouve-t-elle ? Il n'y a qu'une petite chance qu'elle soit dans la cuisine mais je dois en avoir le cœur net. De toute façon, avec les poulets dans la rue, je dois rester, je n'ai pas le choix.

MARIE *(en aparté)* – Il faut trouver un prétexte pour qu'il reste.

SCENE 4 : MARIE, JACQUES, SIMON et ALINE puis FRANÇOIS et JULIE

-
(Simon et Aline sortent de la cuisine.)

SIMON – Monsieur Houille, vous êtes revenu ?

JACQUES *(embarrassé)* – Oui...Je...je suis un type sur le retour. *(Il sourit.)*

SIMON – Vous êtes un vrai pince-sans-rire, monsieur Houille.

ALINE – Un pince quoi ?

MARIE – Je t'expliquerai, Aline. *(Puis à Jacques, désignant Aline.)* Madame est une spécialiste qui s'est occupée de la préparation de nos deux patients.

ALINE – Bonsoir. Enchantée, monsieur Aie.

JACQUES – Houille, madame, Houille, Jacques Houille.

MARIE *(à Simon)* – Monsieur Houille est revenu parce qu'il avait encore des choses à nous dire.

SIMON *(tout sourire)* – Eh bien, vous pourrez nous parler, je prendrai le temps qu'il faut pour vous écouter.

MARIE *(à Jacques, désignant Aline)* – Madame a mis au point une technique révolutionnaire pour la psychanalyse.

ALINE – La psycha quoi ?

SIMON *(riant)* – La psychanalyse ! Elle veut nous faire croire qu'elle ignore ce qu'est la psychanalyse.

ALINE *(à Jacques)* – Mais comme un patient ne peut pas assister à la consultation d'autres patients, vous allez devoir nous quitter, c'est bête !

SIMON *(l'entraînant pour lui parler en aparté)* – Vous les collectionnez ! C'est vous qui êtes bête. Vous n'avez décidément rien compris, il doit absolument rester.

JACQUES *(en aparté)* – Mince ! Il faut pourtant que je trouve un prétexte pour rester.

ALINE *(en aparté, à Simon)* – Je suis désolée, chef. Pardonnez-moi.

JACQUES (*dont le visage s'éclaire*) – Mais...je...je suis huissier de justice...il faut que je reste pour être le témoin de votre expérience, je pourrai en attester officiellement.

MARIE – Quelle bonne idée ! Vous êtes formidable, monsieur Houille.

SIMON (*en aparté*) – Nous sommes sauvés. (*A Aline, toujours en aparté.*) Vous pouvez le remercier, vous étiez mûre pour un rapport corsé.

ALINE (*allant serrer la main de Jacques*) – Merci, cher monsieur, merci, vous me sauvez.

JACQUES – Je vous sauve ?

SIMON – Oui...sans vous, l'expérience, même réussie, n'aurait servi à rien. (*Puis en aparté à Aline.*) « Vous pouvez le remercier », ça ne veut pas dire qu'il faut aller lui serrer la main, c'est du langage figuré.

MARIE – Quelle...quelle est la technique que nous allons utiliser, Aline ? Comment avez-vous préparé nos patients ?

ALINE – J'ai commencé par l'homme.

SIMON – Et qu'avez-vous fait ?

ALINE – Je lui ai fait une piqûre...Heu !...dans la fesse.

JACQUES – Ouille ! (*Les autres, surpris, le regardent.*) Heu !...Houille, Jacques Houille.

MARIE – Seriez-vous douillet, monsieur Houille ?

JACQUES – Je ne le pense pas mais j'ai toujours eu peur des piqûres...spécialement dans les fesses.

SIMON (*étonné*) – Une piqûre ? Mais pourquoi ?

ALINE – Mais pour...pour... (*Elle cherche quelque chose à dire.*)

MARIE – ...pour...pour qu'il parle librement, qu'il réponde bien à toutes les questions, c'est ça Aline ?

ALINE – Heu !...Oui...

SIMON – C'est comme une espèce de sérum de vérité alors ?

ALINE – Heu !...Oui...et c'est moi qui l'ai inventé.

JACQUES (*en aparté*) – Eh bien ! Je n'ai pas intérêt à me faire piquer, moi ! (*François et Julie font leur entrée.*)

MARIE – Voilà notre cobaye.

FRANÇOIS – Je peux continuer à faire l'animal ?

JULIE – Sûrement pas ! Ça suffit pour aujourd'hui.

FRANÇOIS – On commence seulement à s'amuser.

JULIE – Oui, mais maintenant, place aux choses sérieuses.

SIMON – Absolument. Venez vous asseoir, cher monsieur.

MARIE (*désignant Julie*) – Madame, vous pouvez également vous asseoir à côté de monsieur puisqu'il s'agit d'une thérapie de couple. (*Ils viennent s'asseoir dans le canapé.*)

ALINE (*en aparté à Marie*) – Faudra aussi m'expliquer « thérapie ».

JACQUES – Il faut...il faut que je prenne des notes pour...enfin...comme je suis huissier.

MARIE – Très juste. Je vais vous donner ce qu'il faut. (*Elle se dirige vers le bureau, prend un bloc de feuilles et un stylo qu'elle lui tend.*)

SIMON – Récapitulons avant de commencer : monsieur, ici présent, a donc reçu une injection...

FRANÇOIS – J'ai même crié « Ouille ».

JACQUES – Vous m'avez appelé ?

JULIE (*en aparté à François*) – Vas-tu cesser s'il te plaît ? (*Puis normalement à Jacques.*) Non, personne ne vous a appelé. Mon mari disait qu'il avait crié « Aïe ».

JACQUES – Soit ! J'ai entendu des voix, comme Jeanne d'Arc. Dites, ça me rappelle mon cousin Max.

SIMON – Et qu'a-t-il dit ce cher Max ?

JACQUES – Jeanne d’Arc : comme ils ne l’ont pas crue, ils l’ont cuite. (*Il se met à rire. Les autres également, à l’exception d’Aline.*)

ALINE – J’ai pas compris.

SIMON (*en aparté à Aline*) – Elle a été brûlée vive, Aline. Il faudrait revoir également votre histoire de France.

MARIE – Elle est excellente, monsieur Houille, vraiment excellente. (*Puis à François et Julie.*)
Son cousin Max est policier.

JULIE – Ils en ont de l’esprit dans la police.

SIMON (*en aparté et regardant Aline*) – Il y a hélas ! des exceptions.

JULIE – Mes félicitations, monsieur Houille.

JACQUES – Merci, madame... ?

JULIE – Gouv... (*François lui donne un coup de coude.*) vet... Gouvet, Julie Gouvet.

JACQUES – Et pour que mon compte rendu soit complet, j’ai besoin du nom de votre mari. (*Elle lui donne à son tour un coup de coude.*)

FRANÇOIS – Ouille !

JULIE (*à Jacques*) – Il... il ne vous a pas appelé, rassurez-vous.

JACQUES – Je suis rassuré. Comment vous appelez-vous, monsieur ?

FRANÇOIS – François... Heu !... Leroc, comme vous. (*Désignant Simon.*)

SIMON (*troublé*) – Comme moi ?
(*Julie donne un nouveau coup de coude à François.*)

FRANÇOIS – Ouille ! ... Comme vous... comme vous me l’avez dit tantôt, vous avez donc un autre patient qui s’appelle également François Leroc.

SIMON – .. Oui, comme vous donc, pas comme moi.

FRANÇOIS – Oui, comme moi, pas comme vous... puisque vous vous appelez...

SIMON – Heu !... Leturcq, Leturcq !

MARIE, ALINE et JULIE (*en chœur, désignant Simon*) – Loïc Leturcq.

SIMON – Loïc Leturcq, c’est ça et pas Leroc, comme vous.

JULIE – Deux patients qui portent le même nom, on... on appelle ça des homonymes. C’est assez courant finalement.

SIMON – Et j’en profite pour préciser tout de suite à Aline, qui est une pure scientifique...

ALINE – Ah oui ! Il n’y a pas plus pure.

SIMON – Et à qui certaines choses plus littéraires échappent donc...

MARIE – Qu’elle trouvera la définition de « Homonymes » dans un bon dictionnaire.

SIMON – J’allais le dire, Marie. Revenons à l’expérience à présent. Écoutons donc Aline, qui est une scientifique, une pure scientifique...

ALINE – Une scientifique qui a des difficultés pour s’exprimer. Enfin, bref ! J’ai inventé une espèce de sérum de vérité. Depuis la piqûre, il a sans doute fait effet et vous allez pouvoir poser des questions à monsieur...

JULIE – Leroc.

ALINE – Vous êtes prêt, monsieur Leroc ?

FRANÇOIS – Oui, allons-y.

ALINE – Comment vous sentez-vous ?

FRANÇOIS (*tout excité*) – Tout bizarre mais bien, très bien. Et vous ?

ALINE – Je vais bien, merci.

MARIE – Comme il s’agit d’une thérapie de couple, c’est madame qui va poser des questions.

JACQUES – Un instant. J’ai besoin des professions pour mon compte rendu. Alors, pour madame ?

JULIE – Enseignante.

JACQUES – Et vous, monsieur ?

FRANÇOIS – Pilote de formule 1... J’ai toujours rêvé d’être pilote de formule 1.

JULIE – Toi, pilote de formule 1 ? Tu ne dépasses jamais le 90 en voiture. Heureusement d’ailleurs, j’ai horreur de la vitesse.

FRANÇOIS – C’est juste, tu préfères quand c’est lent, quand ça dure.

JULIE – François ! je t’en prie.

FRANÇOIS – Enfin, tu préférerais... parce que c’est devenu plutôt calme... depuis quelques années.

JULIE – Ne l’écoutez pas, il ne sait plus ce qu’il dit.

JACQUES – Est-il possible de connaître votre profession ?

FRANÇOIS – Je travaille à l’office de tourisme de ma ville. Et comme il n’y a rien à visiter, je ne fais pas grand-chose.

JULIE – Tu n’es pas obligé de le crier sur les toits.

FRANÇOIS – Couvreur ! j’aurais dû être couvreur.

JULIE – Pourquoi ?

FRANÇOIS – Mais pour le crier sur les toits, justement .

JULIE – Tu es stupide.

JACQUES (*s’impatiant*) – Alors, qu’est-ce que j’écris ?

FRANÇOIS – Eh bien, puisque je travaille à l’office du tourisme, écrivez « Officier du tourisme », ça sonne bien, c’est comme les cloches de l’église... parce qu’il y a une église aussi.

JULIE – C’est le minimum... Un minimum de sérieux, ce serait bien aussi, François.

FRANÇOIS – Il y a aussi une boucherie, une boulangerie, une librairie...

JULIE – François, ça suffit, je t’en prie.

JACQUES – Je suis prêt maintenant, je vous écoute.

MARIE – Oui, l’expérience. Madame Gou... (*Elle fait un petit signe de tête à Julie pour qu’elle lui souffle la suite.*)

JULIE – ...vet... Gou-vet.

MARIE – Madame Gouvet, en tant qu’épouse de monsieur, vous allez lui poser les questions.

ALINE – Et grâce à mon sérum, il va dire la vérité, toute la vérité et se sentir de la sorte soulagé pour reprendre du bon pied sa vie de couple. (*Hormis Jacques, tout le monde la regarde d’un air étonné.*)

JULIE – Pourquoi du bon pied ? Il l’avait mis de travers ?

ALINE – Vous pouvez le lui demander si vous le désirez.

JULIE – Je vais commencer par son enfance. François, tu m’entends ?

FRANÇOIS – Oui, Julie, je te reçois cinq sur cinq.

JULIE – As-tu vécu une enfance heureuse ?

FRANÇOIS – Non, pas vraiment.

JULIE – Pourquoi ?

FRANÇOIS – Parce que je recevais souvent des fessées.

JULIE – Quelle en était la raison ?

FRANÇOIS – J’ai fait pipi au lit jusqu’à l’âge de dix ans.

MARIE (*à Julie*) – Même si l’information peut être utile, posez-lui plutôt des questions en rapport avec votre couple.

JULIE – J’y arrive mais permettez-moi quand même de lui demander ceci : quand as-tu eu ta première copine et comment s’appelait-elle ?

FRANÇOIS – Je crois que je devais avoir douze ans, elle s’appelait et s’appelle toujours Elodie Lechien.

JULIE – Elodie Lechien... comme notre voisine ?

FRANÇOIS – Oui.

JULIE – S’agit-il d’une seule et même personne ?

FRANÇOIS – Oui.

ALINE – Des homonymes ?

SIMON – Non, Aline, non. Vous irez voir dans un dictionnaire.

MARIE – Reprenez, Julie.

JACQUES (*tout sourire*) – Oui, parce que c'est drôlement intéressant.

JULIE (*suspicieuse, à François*) – Quelle est, actuellement, la nature de tes relations avec cette femme ?

FRANÇOIS – Sexuelles, mes relations avec elles sont uniquement sexuelles.

JULIE (*scandalisée*) – Quoi ? Tu me trompes avec elle ?

FRANÇOIS – Oui mais c'est toi que j'aime.

SIMON – Tout cela devient gênant. Vous croyez qu'il est utile de poursuivre l'expérience ?

JACQUES (*hilaré*) – Oui ! Oh oui !

MARIE – Personnellement, j'aurais tendance à dire non.

ALINE – Il serait quand même intéressant, je parle dans l'intérêt de la science évidemment, de voir s'il peut faire autre chose que répondre à des questions simples par oui ou non. Demandez-lui, madame, s'il peut expliquer comment tout cela a commencé.

MARIE – Mais on va jeter de l'huile sur le feu !

SIMON (*en aparté, entraînant Aline*) – Pas d'excès de zèle, Aline, attention au rapport corsé.

ALINE (*en aparté, à Simon*) – Et vous, attention au syndicat !

JULIE (*pleurnichant*) – Qu'ai-je fait pour mériter tout ça ? Comment cette liaison avec cette Elodie Lechien a-t-elle commencé ?

FRANÇOIS – Quand elle est venue s'installer à côté de chez nous, je n'étais pas sûre qu'il s'agissait d'elle. Mais nous avons vite reparlé de notre enfance. Elle était si contente de m'avoir retrouvé, elle m'a avoué qu'elle avait toujours continué de penser à moi.

JULIE – La garce ! Et ensuite ?

FRANÇOIS – Elle allait souvent au bout de son jardin, près de son poulailler.

JULIE – Ce qui explique tes fréquentes allées et venues sur la pelouse.

ALINE – Chut ! Laissez-le poursuivre.

JULIE – Alors ?

FRANÇOIS – La voyant près de son poulailler, je l'appelais « ma poule » et je voyais bien que ça ne lui déplaisait pas. Alors, de fil en aiguille...

JULIE – De fil en aiguille ?

FRANÇOIS – On a fini par enlever le tricot. (*Il rit.*) Je lui ai volé dans les plumes et ça a fini au plumard. (*Jacques rit également mais les autres sont mal à l'aise.*)

JULIE – La chienne ! (*Elle s'enfuit en courant dans la cuisine.*)

FRANÇOIS – Non, Lechien, Elodie Lechien ! (*Il rit de plus belle.*)
(*Jacques rit également. Les autres sont de plus en plus gênés.*)

SIMON (*très embarrassé*) – Heu !... Stoppons là l'expérience, elle est plus que suffisante.

FRANÇOIS – Et au lit, elle aboyait et je lui disais : « Viens, Lechien, viens ! » mais c'est moi qui remuait la...

JULIE (*ressortant de la cuisine en tenant le long couteau*) – Tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! Je t'ai déjà blessé deux fois. A présent, je vais te couper quelque chose. (*Elle se précipite sur François, Simon et Marie s'interposent et l'éloignent de son mari.*)

SIMON (*à Aline*) – Aline, emmenez monsieur Duroc ou Leroc, je ne sais plus très bien, à côté.

JACQUES (*à François, désignant ses mains bandées*) – Dites, il vous a mordu aux mains ?

FRANÇOIS – Qui ?

JACQUES – Le chien, voyons, le chien. (*Il rit aux éclats.*)

ALINE – Venez, monsieur. (*Elle entraîne François dans la cuisine.*)

FRANÇOIS – Vous m'emmenez au poulailler ? (*Ils sortent.*)

JACQUES (*même jeu*) – Dites, les thérapies de couple, c'est pour les réconcilier ou les séparer ?

SIMON – Vous, ce n'est pas le moment ! Faites plutôt votre compte rendu.

JACQUES (*tout sourire*) – O.K., O.K..

(Simon et Marie aident Julie à se rasseoir dans le canapé.)

MARIE *(à Julie)* – Ne vous en faites pas trop, le sérum n'est peut-être pas tout à fait au point.

JULIE *(en larmes)* – Je suis anéantie. Laissez-moi, s'il vous plaît.

SIMON *(à Jacques)* – Vous...vous aviez des choses à nous dire, monsieur Houille ?

JACQUES – Des choses à dire ?

MARIE – Mais oui : à propos de votre femme.

JACQUES – Ah oui !

SIMON – Venez, nous allons discuter ailleurs pour laisser madame récupérer. En général, dans une chambre, on se confie facilement.

JACQUES – Non ! Dans une chambre, je vais me croire à l'hôpital. La cuisine, je préfère la cuisine.

MARIE – Mais la cuisine est déjà occupée.

JACQUES – Eh bien, faites-les sortir, une cuisine, c'est plus chaleureux : il y a de la vaisselle, de la vie, des...photos de famille.

SIMON – Bien, allons-y.

(Jacques et Marie rentrent dans la cuisine. Simon attend. Aline et François en ressortent.)

SIMON *(à Aline, en aparté)* – Allez plutôt dans la salle de bains pour éviter les conflits.

(Simon rentre dans la cuisine.)

JULIE *(les voyant sur le point de rentrer dans l'autre pièce, à François)* – Tu entraînes déjà dans la chambre ta nouvelle conquête ? *(Puis à Aline.)* Vous, retournez dans la cuisine.

ALINE – Je suis désolée, vraiment désolée. *(Elle sort.)*

SCENE 5 : FRANÇOIS et JULIE puis SIMON

JULIE – Toi, viens ici. *(Après un long moment d'embarras, François vient s'asseoir à côté de Julie.)*
Je demande le divorce.

FRANÇOIS – Mais enfin, Julie, tu ne vas pas croire tout ce que j'ai raconté ? C'était pour m'amuser, tout simplement.

JULIE – Donne-moi une bonne raison de te croire.

FRANÇOIS – Depuis l'arrêt de mes calmants, tu l'as dit toi-même, je ne suis plus dans mon état normal et je fais l'idiot.

JULIE – Tes excuses sont un peu faciles.

FRANÇOIS – M'as-tu déjà vu m'intéresser à une autre femme ?

JULIE – Non. Certaines pourtant ne se sont pas gênées pour te faire des avances.

FRANÇOIS – Et moi, j'ai toujours reculé.

JULIE – C'est vrai, tu me fais douter à présent.

FRANÇOIS – Voyons, tu me connais depuis toutes ces années.

JULIE – Oui, mais on peut changer.

FRANÇOIS – On change quand on arrête de prendre ses médicaments et qu'on raconte des bêtises...sans les avoir faites.

JULIE – Oh ! Je ne sais plus...mais pourquoi t'es-tu fait appeler Leroc ?

FRANÇOIS – Tu sais bien que je n'apprécie pas mon nom : François Nigaud...Nigaud ! J'en ai horreur.

JULIE – Des gamineries : tu as mis en danger le commissaire.

FRANÇOIS – Parce que je ne suis plus le même depuis l'arrêt des médicaments. Julie, pardonne-moi et donnons la priorité à l'essentiel, à ton ange Gabrielle comme tu aimes l'appeler.

JULIE – Tu as raison et je veux bien te croire mais ne recommence plus avec tes sottises.

(Simon revient, tenant son portable.)

SIMON – Ah, ce téléphone ! Allô ! Oui, c'est moi. Qui voulez-vous que ce soit ? *(A Julie.)*

C'est une des vedettes qui assure la surveillance dans la rue. *(Il reprend normalement.)* Quoi ?

Qu'est-ce que vous dites ?...Il faut empêcher quelqu'un de sortir, oui...Est-ce qu'il faut également empêcher quelqu'un de rentrer ?... (*A Julie.*) Mon Dieu ! Si vous saviez, madame... Heu !...

JULIE – Gouvenou, monsieur Leroc, Gouvenou.

SIMON – Gouvenou, c'est ça, si vous saviez...

JULIE – Je devine, je suis dans l'enseignement.

FRANÇOIS – Et moi, dans le tourisme et...non, j'allais encore dire une bêtise.

SIMON (*à Julie*) – Le nombre de fois que je dois répéter des consignes, c'est décourageant.

JULIE – Et dans l'enseignement : pas plus tard que ce matin, je...

SIMON – Oui, désolé madame Gou...Heu !...

JULIE – Gouvenou, monsieur Leroc, Gouvenou.

SIMON – Gouvenou, oui, veuillez m'excuser, mais nous n'avons pas beaucoup de temps. (*Puis au téléphone.*) Non, je ne vous oublie pas...Au fait, avez-vous des nouvelles des trois lascars que nous avons interceptés quand nous sommes arrivés ?...Quoi ? Vous les avez menacés de les faire brûler ? Mais qu'est-ce qui vous a pris ?...Puisqu'ils font partie de la secte du feu ? Ben voyons. Pas de menaces, ni de coups, combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? Ils ont des droits, vous avez compris ? Même la plus immonde des crapules a des droits. (*Puis à Julie.*) Des vedettes, je vous l'avais dit, des vedettes.

JULIE – Comme dans l'enseignement, ils n'ont plus que des droits, leurs devoirs, n'en parlons plus et pas plus tard que ce matin...

SIMON (*à Julie*) – Madame, vous me raconterez votre vie professionnelle un autre jour. (*Puis au téléphone.*) Je vous écoute...Ils ont parlé ?...Et ils seraient prêts à collaborer ? O.K. ! à plus tard.

(*Il coupe la communication, forme un autre numéro.*) Allô Patrick ? Oui, c'est moi. Tu as réceptionné les trois colis ?... Ils commencent à être bavards ?... L'affaire ne se présente pas trop mal. Pas de nouvelles du château ?... Le dispositif est bien en place ?... Le gouvenou... Heu ! le gourou n'a pas essayé de s'enfuir ?... Non, le gourou ne s'appelle pas Gouvenou comme Gabrielle ou...

JULIE – Julie.

SIMON (*à Julie, énervé*) – Vous, ça suffit !

FRANÇOIS – Soyez poli avec ma femme.

JULIE – Ce n'est rien, François, tu as fait pire tantôt.

FRANÇOIS – C'est juste, je me tais.

SIMON (*toujours au téléphone*) – Enfin, bref, Patrick, c'est une erreur, je t'expliquerai... O.K., on se rappelle s'il y a du nouveau. (*Il coupe son portable.*)

JULIE – Dites, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais vous n'avez pas répondu à la question de votre...vedette.

SIMON – La question de ma vedette ?

JULIE – Celui qui vous a téléphoné d'abord, qui surveille dans la rue.

SIMON – Je n'ai pas répondu ? Et qu'est-ce qu'il me demandait ?

JULIE – S'il fallait également empêcher quelqu'un de rentrer.

SIMON – Très juste. Merci, madame Gourou...Heu ! Gouvenou, veuillez m'excuser.

JULIE – Il n'y a pas de quoi, moi-même je...

SIMON (*téléphonant*) – Plus tard, madame...oui, c'est moi, qui voulez-vous que ce soit ? J'ai rêvé ou vous m'aviez demandé s'il fallait également empêcher quelqu'un de rentrer ?...Je n'ai pas rêvé ? Et pourquoi aviez-vous posé cette question ? (*Manquant de s'étrangler.*) Parce qu'une femme était rentrée ! Bon sang ! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?...Quoi ? Mais dites tout de suite que c'est de ma faute ! On en reparlera, espèce de...de...(*Il cherche ses mots.*)

JULIE – ...vedette !

SIMON – Vedette, c'est ça, espèce de vedette ! En tout cas, on en reparlera et à présent empêchez quelqu'un de rentrer ou de sortir ! (*Il coupe son portable puis le regarde.*) Vedette !

(Puis à François et Julie.) Je retourne cuisiner le tueur. Pour l'instant, il culpabilise à propos de la mort de sa femme. Appelez-moi immédiatement si quelqu'un sonne. *(Il repart dans la cuisine. Gabrielle fait alors son entrée, à l'avant-scène, côté jardin.)*

SCENE 6 : FRANÇOIS, JULIE et GABRIELLE puis SIMON

(Gabrielle et Julie tombent dans les bras l'une de l'autre.)

JULIE – Ma Gabrielle, mon ange Gabrielle !

GABRIELLE – Ma sœur adorée... Un ange qui a bien failli se perdre en chemin.

JULIE – Je ne te juge pas, tu es là, c'est l'essentiel.

FRANÇOIS *(venant l'embrasser)* – Tu peux te vanter de nous avoir fait peur.

JULIE – Tu as eu peur, toi ? Ce n'est pas l'impression que tu m'as donnée.

FRANÇOIS – Tu crois que je ne tiens pas à ma belle-sœur ? *(Il l'embrasse à nouveau.)*

GABRIELLE *(regardant ses mains)* – Mais que t'est-il arrivé ?

FRANÇOIS – Une double attaque à l'arme blanche mais ce n'est pas bien grave. Allez, encore une. *(Il l'embrasse une dernière fois.)*

JULIE – N'en profite pas, Barbe Bleue !

FRANÇOIS – Allons, allons ! J'aime les poules... et les poulets... mais uniquement dans mon assiette. Mais à propos de poulets...

JULIE – La police est ici.

GABRIELLE – Je m'en doutais : j'ai déjà dû ruser pour parvenir à rentrer.

JULIE – Mais oui ! le coup de fil : la femme, il s'agissait de toi.

FRANÇOIS – Et ici, ils sont trois dans la cuisine avec un type qui était venu pour t'éliminer.

GABRIELLE – M'éliminer ? Je suis si gênante pour ces gens-là ?

JULIE – Je suppose que ton témoignage ne ferait pas plaisir au gourou.

GABRIELLE – Drôle de type... enfin, je te raconterai plus tard. Tu crois qu'ils vont m'arrêter ?

FRANÇOIS – As-tu vraiment quelque chose à te reprocher ?

GABRIELLE – J'ai été si faible, Julie, j'ai honte... Vous savez, je n'ai jamais eu l'impression de me retrouver avec des gens malhonnêtes. J'allais rejoindre d'autres psys. On s'occupait de personnes qui auraient pu être mes patients.

JULIE – Rien pour te mettre la puce à l'oreille ?

FRANÇOIS – Comme dirait Elodie Lechien.

JULIE *(explosant)* – Non, pas comme dirait Elodie Lechien... Surtout pas comme dirait Elodie Lechien... Je ne veux plus entendre parler d'Elodie Lechien. *(François détourne les yeux puis Julie à Gabrielle.)* Je t'écoute.

GABRIELLE – Seul élément troublant : on me faisait boire un verre d'alcool au goût très bizarre.

JULIE – Le renouvellement de ton mobilier a un rapport avec ces gens ?

GABRIELLE – Oui, hélas ! les autres meubles sont au château. Officiellement, j'en aurais fait don. D'ailleurs, j'ai vu des documents sur lesquels j'ai reconnu ma signature. Des retraits assez importants étaient également effectués sur mon compte bancaire. Tout se passait le soir ou le lendemain de ma présence au château... sans me laisser le moindre souvenir.

FRANÇOIS – Tu étais sans doute droguée.

GABRIELLE – De temps en temps, j'avais de terribles crises d'angoisse. Au lieu de trouver le courage de t'en parler, c'est au gourou, comme tu l'appelles, que j'en ai touché un mot. Il m'a donné une bouteille de cet alcool avec la consigne d'en boire un petit verre chaque jour.

FRANÇOIS – Sûrement pour te rendre dépendante. Tu as encore cette bouteille ?

GABRIELLE – Oui, il n'y reste plus qu'un fond d'alcool mais elle est à la cuisine.

FRANÇOIS – Un fond qu'il faudra faire analyser par la police. Qu'est-ce qui t'a décidée à renoncer ?

GABRIELLE – La Providence.

JULIE – C'est-à-dire ?

GABRIELLE – Un coup de fil salvateur... Quand j'ai vu le prénom de Loïc s'afficher sur mon portable, mon cœur s'est mis à battre plus vite et il s'est carrément emballé quand j'ai entendu sa voix.

JULIE – Loïc après si longtemps ?

GABRIELLE – Oui. Il me téléphonait depuis l'endroit où nous nous étions fixés rendez-vous pour la première fois. Il avait envie de me revoir et de me parler.

FRANÇOIS – Comment as-tu réagi ?

GABRIELLE – L'entendre m'a fait sortir de la torpeur dans laquelle j'étais plongée depuis plusieurs mois. Mais j'ai alors vu s'avancer vers moi trois hommes qui assuraient la garde. Le temps de dire à Loïc que je le rejoignais, j'ai fait demi-tour et je me suis mise à courir, poursuivie par ces trois types.

JULIE – Comment as-tu pu les semer ?

GABRIELLE – Si la peur donne des ailes, un rendez-vous amoureux produit le même effet. Par bonheur, je n'étais pas très loin de chez Flore et elle était chez elle. Elle m'a ouvert et j'ai filé directement par la sortie de secours.

FRANÇOIS – Qui n'avait jamais aussi bien porté son nom.

GABRIELLE – Et j'ai à nouveau couru, cette fois vers Loïc. Je crois que j'en suis toujours amoureuse, Julie.

(Simon revient.)

SIMON – Je me doutais que c'était vous. Content de vous voir en bonne santé, madame Gouvenou. J'avais déjà une Julie sous la main, voici donc Gabrielle, celle que nous espérions.

GABRIELLE – J'aurais voulu faire votre connaissance dans d'autres circonstances, monsieur... ?

SIMON – Leroc.

FRANÇOIS – Comme moi.

JULIE – Non, pas comme toi ! Tu ne vas pas encore recommencer tout ton cinéma ?

FRANÇOIS *(tout penaud)* – Je disais simplement ça pour détendre l'atmosphère.

GABRIELLE *(à Simon)* – Vous allez m'emmener, me passer les menottes ?

SIMON – Non, rassurez-vous, j'ai d'autres priorités.

GABRIELLE – Embarquer le tueur qui voulait m'éliminer ?

SIMON – Oui, mais essayer d'abord de le faire parler ici, je sens l'endroit propice aux confidences.

GABRIELLE – Mais qu'allez-vous faire de moi ?

SIMON – Pour l'instant, je me contente de vous demander de passer à côté pour que nous puissions auditionner notre ami Jacques sur le canapé. *(Il désigne la porte à l'avant-scène côté cour.)*

GABRIELLE – Vous ne voulez pas un coup de main ?

SIMON – Nous verrons. Profitez-en surtout pour continuer à vous retrouver en famille.

GABRIELLE – C'est vrai que j'ai besoin de me reconstruire.

JULIE – Viens, Gabrielle. *(Julie, François et Gabrielle sortent.)*

SIMON – Et maintenant à nous deux, Jacques Houille, tu vas cracher ta véritable identité et ton rôle exact dans toute cette affaire. *(Il ouvre la porte de la cuisine.)* Venez, le canapé est libre.

SCENE 7 : SIMON, JACQUES, ALINE et MARIE puis GABRIELLE

(Jacques, Aline et Marie font leur entrée.)

JACQUES *(inquiet)* – Je ne voudrais pas vous faire prêter des heures supplémentaires. Si nous reportions la suite de mes confidences à plus tard ?

SIMON – Rassurez-vous, ce ne sera pas long. Prêtes les filles ?

MARIE – Oui, je ne crains pas les heures supplémentaires.

ALINE – Moi si, j’en parlerai au syndicat.

JACQUES (*étonné*) – Au syndicat ?

MARIE – Elle plaisante, monsieur Houille.

SIMON – Même dans les moments sérieux. Un peu plus de rigueur, Aline !

ALINE – Oui, chef !

JACQUES (*même jeu*) – Chef ?

SIMON (*en aparté*) – Décidément, elle n’en rate pas une. (*Puis à Jacques.*) Lorsque plusieurs psychologues ou psychiatres travaillent ensemble, il est de coutume que celui qui dirige l’interrogatoire soit appelé « chef » par les autres.

JACQUES – On dirait du langage de policier.

MARIE – De policier ?

JACQUES – Oui, « chef », « interrogatoire ».

ALINE – Il ne manque plus que votre cousin.

MARIE – On le fait venir ?

JACQUES – Heu !...Non...il est sûrement occupé.

SIMON – Quelqu’un d’autre alors ?

JACQUES – Quelqu’un d’autre ?

SIMON – A la cuisine, vous fixiez une photo.

JACQUES – Une photo ? Non, vous devez vous tromper.
(*Simon se dirige vers la porte à l’avant-scène côté cour.*)

SIMON – Vous pouvez venir une petite minute ? (*Gabrielle fait son apparition.*)

GABRIELLE (*à Jacques*) – Qui êtes-vous ?

JACQUES (*très troublé*) – Heu !...Jacques, Jacques Houille.

GABRIELLE – Vous souffrez ?

JACQUES (*irrité*) – Mais non !

GABRIELLE – Vous avez dit « Ouille ».

JACQUES – Mais c’est mon nom ! Jacques Houille...Monsieur Houille Jacques...Jacques Houille... (*Elle le regarde bizarrement.*) Et vous, vous vous appelez ?

GABRIELLE – Gabrielle...Gabrielle Gouvenou.

JACQUES (*très troublé*) – Gabrielle Gouvenou ?... Comme l’autre ? (*Désignant Marie.*)

ALINE – Aidez-moi à trouver la réponse : avons-nous oui ou non affaire à des homonymes, monsieur Houille ?

MARIE – Excellente question, Aline.

JACQUES (*même jeu*) – Des homo...quoi ?

ALINE – Homonymes, ça rime avec pseudonyme.

SIMON – Dédoublément de la personnalité, le diagnostic était le bon, mais dédoublément, c’est voir double alors, pour vous, monsieur Houille ?

JACQUES (*en aparté*) – Voici donc la véritable Gabrielle.

SIMON (*à Gabrielle, en aparté*) – Auriez-vous une seringue sous la main ?
(*Gabrielle acquiesce. Elle repart.*)

ALINE – Chef, je peux lui poser une autre question ?

SIMON – Si c’est sans rapport avec le syndicat, je prends le risque.

ALINE – Vous pouvez le prendre. Voici ma question, monsieur Houille : feriez-vous partie d’une secte ?

JACQUES (*embarrassé*) – Heu !...non...quelle drôle de question !

MARIE – Vous voyez, chef, on s’inquiète pour rien, il dit que non. (*Puis en aparté.*) Pourquoi est-elle si directe ? Ça sent le faisan.

SIMON – Il dit que non ?

JACQUES – Oui, oui, je dis que non.

ALINE – Mais peut-on le croire ?

SIMON – Pour le savoir, soumettons-le au sérum de vérité.

JACQUES – Pas de piqûre, non, pas de piqûre ! (*Il essaye de s'échapper. Marie, Aline et Simon l'en empêchent et le couchent de force sur le canapé.*)

ALINE (*le fouillant*) – Oh, le vilain ! Il avait un revolver.

SIMON – Gabrielle, venez !

GABRIELLE (*revenant*) – Je vous apporte une seringue, une superbe seringue.

(*Simon et Aline maintiennent Jacques en s'asseyant sur lui.*)

JACQUES (*criant*) – Non, non, pas ça ! Non !

MARIE – C'est moi qui vais faire la piqûre.

GABRIELLE – Vous pouvez piquer la fesse gauche, je m'occuperai de la droite.

ALINE – Accélérons parce qu'il remue, le vilain coco.

GABRIELLE (*donnant la seringue à Marie*) – A vous l'honneur.

MARIE – Merci. (*Puis à Jacques*) Non seulement, je vous fais une piqûre mais je vais évidemment enlever d'abord votre pantalon pour que tout le monde voie vos fesses.

JACQUES (*criant*) – Non ! Je vous en prie, je suis très pudique.

SIMON – Pudique ? Mais oui, bingo ! Tu viens de te trahir, Jacques Houille : tu t'appelles en réalité Gilles Goulot, dit le pudique. Ce n'est pas une tête que tu as, c'est un avis de recherche.

ALINE – Encore un nom d'emprunt.

SIMON (*fâché*) – Non, Aline, Goulot est son vrai nom et le pudique...

ALINE – ...un pseudonyme, j'ai bien compris, cette fois.

SIMON – Vous n'avez rien compris du tout ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Gilles le pudique qui culpabilise après chaque meurtre.

JACQUES – Il n'y en a eu que quatre...enfin cinq...avec ma femme.

MARIE – « Que » ! comme vous y allez.

GABRIELLE – On peut donc le piquer cinq fois...et même une sixième, puisqu'il voulait m'assassiner.

JACQUES (*pleurnichant*) – Oui, j'avoue: je suis un tueur envoyé par le gourou de la secte du feu, je reconnais tout, tout, mais surtout ne me faites pas de piqûre.

GABRIELLE (*à Simon*) – Que faites-vous dans un cas pareil ?

SIMON – Nous sommes humains. Nous ne piquons pas...mais nous passons les menottes.

Allez-y, Marie. (*Il se relève, elle le menotte.*)

GABRIELLE – Puis-je lui poser une question ?

SIMON – Je n'y vois pas d'inconvénient.

GABRIELLE (*à Jacques*) – Pourquoi avoir choisi un nom si stupide ?

JACQUES – Je...je n'ai pas vraiment eu le temps de réfléchir. J'ai repensé à mon cousin Max avec qui j'avais regardé le film « Les visiteurs » et qui m'avait appelé « Jacquouille, la fripouille ».

ALINE – Donc, si vous aviez regardé un film de la série des « Gendarmes » avec Louis de Funès, vous auriez pu vous appeler Cruchot, c'est ça ?

SIMON (*perplexe*) – Aline, dans le genre « question intéressante », vous remportez la palme.

ALINE – Mais je disais ça pour faire avancer l'enquête.

SIMON (*à Jacques*) – Il existe donc bel et bien ce Max ?

JACQUES – Oui mais il n'est pas au courant de mes activités criminelles.

MARIE – C'est à nous de tirer une pareille conclusion, après vérification.

SIMON – Très juste. Pour l'instant, on t'embarque mon gaillard. Allons-y. (*Puis à Gabrielle.*) Je reviens. (*Simon, Marie, Aline et Jacques sortent tous, à l'avant-plan, côté jardin. Julie et François font ensuite leur entrée.*)

SCENE 8: GABRIELLE, FRANÇOIS, JULIE puis SIMON, ALINE et MARIE

JULIE – Nous avons écouté, comme les enfants.

GABRIELLE – Le temps de l'enfance, le temps de l'innocence. On ne devrait jamais grandir.

FRANÇOIS – Tu ne dois pas te sentir coupable.

JULIE – Tu es un ange, notre ange Gabrielle.

GABRIELLE (*s'asseyant dans le canapé*) – Quand j'y repense, j'aurais pu mourir.

JULIE – N'y pense plus, tu dois vivre maintenant, réapprendre à vivre.

FRANÇOIS – Nous t'aiderons et nous ne serons peut-être pas les seuls.

GABRIELLE – Vous pensez à Loïc ? C'est peut-être un peu prématuré... mais je crois que je n'ai jamais cessé de l'aimer et que je ne me suis jamais vraiment remise de son départ.

(*Simon revient.*)

SIMON – Et voilà, le colis est en route vers la poste. Il ne reste plus qu'à pincer le gourou et ses complices.

JULIE (*à Gabrielle*) – Mais, Gaby, pourquoi nous avoir fait peur tantôt en nous disant que tout aurait pu partir en fumée ?

GABRIELLE – J'avais surpris un jour une conversation où il était question de maison brûlée. J'ai cru qu'après avoir perdu ma trace, mes trois poursuivants allaient venir incendier l'immeuble.

SIMON – Je ne sais pas si c'était leur intention. Mais nous les avons « cueillis » comme trois mauvaises herbes au moment où ils arrivaient.

JULIE (*à Gabrielle*) – Pourquoi as-tu utilisé le terme « camarades » ?

GABRIELLE – C'était la façon de désigner chacun au château.

FRANÇOIS – Moi, j'ai cru qu'on avait affaire à des nostalgiques du communisme.

GABRIELLE (*à Simon*) – Il y a vraiment eu des incendies ?

SIMON – Au début, quelques maisons ont brûlé. Quand ils se sont rendus compte que nous enquêtions, ils ont cessé de jouer aux pyromanes. A présent, il ne nous manque plus qu'une personne de crédibilité disposée à témoigner.

GABRIELLE – Moi, par exemple.

SIMON – Oui, il nous faut une personne qui en était au premier stade : l'entrée dans la secte. Difficile d'interroger des gens endoctrinés.

GABRIELLE – Qui se chargeait de l'endoctrinement ? Le maître ?

SIMON – Oui, mais au second stade seulement. Au premier, cinq autres personnes intervenaient.

JULIE – Mais, monsieur Leroc, pouvons-nous être au courant de tous ces détails ?

SIMON – Oh ! il y a déjà eu tellement de fuites et puis vous avez accepté d'entrer dans le jeu pour confondre le tueur... Une secte qui comprend cinq psychologues ou psychiatres, ce n'est pas banal.

GABRIELLE – Ils étaient chargés de renseigner au gourou des patients à problèmes, c'est ça ?

SIMON – Tout à fait. Vous avez bien compris leur façon d'opérer. Vous l'avait-il également demandé ?

GABRIELLE – Non. Au début, il s'agissait d'aider bénévolement ceux qui en avaient psychologiquement besoin.

JULIE – Je te disais souvent...

GABRIELLE – ...que le bénévolat me perdrait. Oui, je sais, mais j'ai fait un tas de choses bénévolement sans rencontrer des gens malhonnêtes.

FRANÇOIS – Très juste. Moi-même, je me suis occupé bénévolement...

JULIE – ...de poules, oui, je sais. Tais-toi.

FRANÇOIS – Mais je croyais que tu avais compris...

JULIE – Mais oui, je te taquine, Dom Juan de basse-cour.

GABRIELLE (*à Julie*) – Tu m’expliqueras ?

JULIE – La double vie de ton beau-frère ?

SIMON (*irrité*) – Plus tard, si vous le voulez bien. Bref, attirée par le bénévolat, attitude noble s’il en est, vous vous retrouvez avec un doigt dans l’engrenage...

FRANÇOIS (*désignant ses mains bandées.*) – Un peu comme moi.

GABRIELLE – S’il s’agit vraiment d’une double attaque à l’arme blanche, je n’ai rien vu pour donner mon opinion. En revanche, s’il s’agit d’une tentative de suicide, les veines se situent un peu plus bas. (*Aline et Marie reviennent.*)

ALINE – Voilà chef, nous avons veillé au bon chargement de la marchandise.

SIMON – Parfait ! (*A Julie, François et Gabrielle.*) Je vais à présent vous demander de passer à côté.

GABRIELLE – Vous ne m’emmenez pas ?

JULIE – Fais ce qu’il te dit, Gaby.

FRANÇOIS – Si nous retournions à la cuisine, cette fois ? Personnellement, je grignoterais bien quelque chose.

GABRIELLE – Moi aussi : les émotions, ça creuse.

(*Gabrielle, Julie et François partent dans la cuisine.*)

ALINE (*sortant un petit carnet et lisant fièrement*) – Ce jour, vers 19h, nous nous sommes présentés au domicile de Gabrielle Gouvenou, connue de ses proches sous le pseudonyme de l’ange Gabrielle.

MARIE – L’ange Gabrielle, un pseudonyme ?

ALINE – Mais oui, le chef l’a expliqué tantôt et j’ai bien compris.

MARIE – Expliqué quoi ? Compris quoi ?

ALINE – Mais la différence entre pseudonyme, nom d’emprunt et...mince j’ai oublié...

SIMON (*lassé*) – De quoi s’agit-il encore ?

ALINE – Je prépare le brouillon du rapport.

MARIE – Le rapport ?

ALINE – Mais oui, le chef m’a demandé de le rédiger.

MARIE – L’ange Gabrielle, un pseudonyme ?

ALINE – Mais oui. (*Elle poursuit sa lecture.*) L’ange Gabrielle, qui avait fui au dernier moment la secte du feu, devait être éliminée par Jacques Houille, dont c’était le surnom... (*Elle s’arrête surprise.*) Voilà ça m’est revenu, le surnom !... Qu’est-ce que je disais ? Ah oui ! ... devait être éliminée par Jacques Houille, dont c’était le surnom puisqu’il s’appelle en réalité Gilles Goulot et qu’il aurait pu s’appeler Ludovic Cruchot. (*Simon, découragé, est allé s’asseoir.*)

MARIE – Le surnom ?

ALINE – Mais oui, puisqu’on connaît son vrai nom !

MARIE – Heu !...je ne sais plus...j’ai perdu le fil.

ALINE – Je reprends : c’est donc un surnom, comme Jérôme Bosch.

MARIE – Le peintre ?

ALINE – Quel peintre ?

MARIE – Tu n’as jamais entendu parler de Jérôme Bosch ? C’est un peintre connu.

ALINE – Mais il n’était pas peintre, il était comptable.

MARIE – Comptable ? Mais de qui parles-tu ?

ALINE – Je te parle du comptable que nous avons arrêté la semaine dernière.

MARIE – L’escroc que vous avez appréhendé sans moi ?

ALINE – Voilà. Tu y es.

MARIE – Et il s’appelle Jérôme Bosch ?

ALINE – Jérôme Bosch dit l’Allemand. C’était un nom d’emprunt.

MARIE – Un nom d’emprunt ? Tu es sûre ?

ALINE – Tout à fait sûre. Pour une fois que je comprends les explications du chef.

SIMON – Pour une fois, effectivement. Marie, laissez tomber, c’est peine perdue. Il y a plus important. (*Il sort son portable et téléphone.*) Allô ? Oui, c’est le capitaine Crochet. Nous pouvons lancer les filets pour attraper le gros requin et sa suite de poissons voraces. Bien compris ?... Je vous rejoins et surtout ne le ratez pas. (*Il coupe la communication et range son portable.*)

ALINE – J’adore quand vous parlez comme ça, chef.

SIMON – Les compliments, ce sera pour plus tard, venez Aline. (*Puis à Marie.*) Marie, vous restez ici assurer la protection de Gabrielle Gouvenou. (*Simon et Aline partent. Marie sort son portable.*)

MARIE – Allô, maître ! Oui, c’est Marie. Fuyez rapidement, ils viennent vous arrêter... Oui, on se retrouvera comme prévu dans la maison de campagne de mes grands-parents. (*Simon et Aline surgissent soudain.*)

SIMON – Merci pour le renseignement...au cas où il réussirait effectivement à nous échapper.

ALINE (*à Simon, en aparté*) – Vous aviez raison, chef, il y avait bien un mulot parmi nous.

SIMON (*à Aline, en aparté*) – Un mulot ? Une taupe, Aline, une taupe !

MARIE (*effondrée*) – Je...J’y ai été obligée, commissaire, il faut me croire.

SIMON – Oui, je me doutais bien qu’il y avait une taupe chez nous. Vous êtes tombée dans le piège : vous avez téléphoné à la première occasion. (*A Aline.*) Prenez-lui son revolver, Aline. Inutile de lui passer les menottes, évitons lui l’humiliation.

MARIE (*même jeu*) – Merci.

SIMON (*à Aline*) – Conduisez-la à vos deux collègues qui attendent sur le palier.

ALINE (*à Marie*) – Allez, viens, Marie mais je suis déçue, terriblement déçue.

SIMON (*à Aline*) – Ensuite, Aline, vous resterez assurer la protection de madame Gouvenou.

MARIE – Pourquoi avez-vous pensé à moi ?

SIMON – Vous étiez la dernière arrivée dans mon équipe et j’étais pratiquement sûr de tous les autres. Pour en être certain, je vous ai fait travailler sur un autre dossier la semaine dernière quand je mettais au point en secret l’opération de ce soir.

ALINE – Le dossier de Jérôme Bosch, dit l’Allemand ?

SIMON (*explosant*) – N’ajoutez plus rien maintenant : votre « dit l’Allemand », pensez ce que vous voulez : pseudonyme, nom d’emprunt ou surnom, je m’en fous, je ne veux rien savoir, compris ?

ALINE – Heu !...oui, ne vous énervez pas.

SIMON (*sèchement*) – Veuillez attendre à côté quelques instants, j’ai une dernière question à poser à Marie.

ALINE (*à Simon*) – Bien chef ! (*Elle sort.*)

SIMON – Vous étiez souvent ensemble : savez-vous comment Aline est arrivée dans mon service avec...comment dire... ?

MARIE – Avec des moyens intellectuels relativement limités, c’est ça ?

SIMON – C’est ça, oui.

MARIE – Vous savez qui est à la tête du syndicat ?

SIMON – Evidemment. Qui ne le connaît pas ?

MARIE – Eh bien, Aline est sa nièce.

SIMON – Sa nièce ? Bon sang ! Il faut que je fasse attention.

MARIE – Surtout qu’elle est aussi la petite cousine de l’épouse de notre Ministre de la Justice.

SIMON (*interloqué*) – Quoi ?

MARIE – A votre place, je la flatterais.

SIMON (*allant s’asseoir*) – Mon Dieu ! Mais c’est moi qui vais finir à la circulation. Merci Marie, vous pouvez y aller maintenant. (*Elle sort. Julie, François et Gabrielle sortent de la cuisine.*)

JULIE – Nous écoutons aux portes, c’est un vilain défaut, n’est-ce pas ? (*Simon ne répond pas.*)

GABRIELLE – Vous avez l’air sous le choc, commissaire.

FRANÇOIS – Chacun doit porter sa croix, commissaire. (*Venant lui taper sur l'épaule, en souriant.*) Tant que je peux encore vous appeler commissaire, j'en profite. Je vous imagine au carrefour et moi en train de vous appeler « Monsieur l'agent ». (*Il singe la scène.*)

JULIE – François, respecte monsieur Leroc, je t'en prie, nous lui devons tant.

FRANÇOIS (*sortant son portefeuille*) – Combien vous dois-je commissaire ?

GABRIELLE – François, arrête, ce n'est pas drôle.

SIMON (*se relevant*) – Vous voulez que je vous embarque ?

FRANÇOIS – C'était juste de l'humour, commissaire.

SIMON – Si j'appelle ça « Outrage à un représentant de l'ordre », vous ne rirez plus.

FRANÇOIS – Je vous présente mes plus humbles excuses.

JULIE – Acceptez également les miennes, monsieur Leroc.

GABRIELLE – Je m'ajoute à la liste, commissaire, mais sera-ce suffisant ?

SIMON – Pour aujourd'hui, oui, je crois que vous avez besoin de calme et le devoir m'appelle ailleurs : au château, pour ne rien vous cacher et puisque vous savez déjà beaucoup de choses.

JULIE – Pour sa protection, nous sommes également là : nous dormirons dans la chambre d'amis.

FRANÇOIS – Du moins si Gabrielle veut bien de nous.

GABRIELLE – Je vous accorde l'hospitalité avec le plus grand plaisir.

SIMON – Voilà qui est parfait. (*Son portable sonne.*) Allô ! Oui, j'écoute... La pêche a été fructueuse ?... Le gros requin également ? Magnifique... Je vous rejoins, oui. (*Il reprend sa conversation.*) Normalement, vous ne risquez plus rien, Gabrielle mais la surveillance sera assurée en bas par Aline et dehors par deux de mes inspecteurs. On ne sait jamais.

GABRIELLE – Vous m'avez dit « Pour aujourd'hui » et demain, que se passera-t-il pour moi ?

SIMON – Je vous attends pour enregistrer votre déposition en milieu de matinée.

GABRIELLE – Ce sera tout ?

SIMON – Vous serez amenée à témoigner au procès bien sûr mais soyez rassurée, vous ne risquez rien. (*Gabrielle se précipite dans les bras de Julie.*)

JULIE – Mon ange !

SIMON – L'ange Gabrielle, dommage qu'on ait perdu en route la Vierge Marie.

FRANÇOIS – Vous faites dans la religion ?

SIMON – Simple réflexion. En tout cas, du côté de la secte du feu, rien de religieux, simplement du spirituel pour manipuler les gens faibles. On connaît la chanson.

GABRIELLE – Attirer dans leurs filets des gens en détresse, c'est répugnant. Ceux qui ont fait ça ont déshonoré ma profession. J'espère qu'on ne les ratera pas.

SIMON – On ne les ratera pas, j'y veillerai, soyez-en sûre.

FRANÇOIS – Dites les enfants, nous n'avions pas terminé de manger et à présent, je propose de déboucher une bonne bouteille.

GABRIELLE – La bouteille, j'oubliais la bouteille !

SIMON – Elle vient de la secte ?

GABRIELLE – Oui. Vous le saviez ?

SIMON – L'enquête arrivait doucement à sa fin. Nous connaissions leurs manières de procéder. Apportez-la moi demain. De toute façon, l'analyse ne fera que confirmer ce que nous savons déjà.

JULIE – Terminé pour aujourd'hui tout ça, Gaby, la cuisine nous attend.

GABRIELLE – Allez-y, je vous rejoins.

JULIE – Ne traîne pas.

FRANÇOIS – Sinon je vide la bouteille.

JULIE – Je te l'interdis. Et dès notre retour à la maison, tu reprends tes calmants.

FRANÇOIS – Mais tu m'énerves avec tes calmants !

(*Julie et François sortent.*)

GABRIELLE – Ce n'est qu'un mot, commissaire, mais le répéter lui donne encore plus de valeur : merci, du fond du cœur, merci.

SIMON – Je n'ai fait que mon devoir, madame. *(Gabrielle repart dans la cuisine.)*

ALINE *(revenant)* – Et voilà, Marie a changé de rôle, c'est elle le colis à présent. C'est moche.

SIMON – Très moche. Par contre, ce qui était très bon, ma chère Aline, c'était votre début de rapport. Si vous voulez, je vous aiderai à le terminer et vous le signerez seule. Et j'en rédigerai un autre pour souligner le rôle prépondérant *(Il regarde Aline qui, visiblement, n'a pas compris.)*... Heu !...important *(Elle sourit.)* que vous avez joué dans cette affaire, ce sera bon pour votre avancement que j'appuierai personnellement.

ALINE *(ravie)* – Ah bon ! Oh, merci chef ! *(Elle saute dans ses bras.)*

SIMON – Ne me remerciez pas et puis, vous pouvez m'appeler Simon à présent.

ALINE – Merci Simon. *(Elle l'embrasse.)*

SIMON – Et au fait, comment va votre oncle ? *(Il sort à l'avant-scène, côté jardin, en la portant dans ses bras.)*

RIDEAU